

Le Samedi

Vol. XI. No 5
Montreal, 1er Juillet 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

IDYLLE FAMILIALE



LE DÉJEUNER DU GRAND FRÈRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce: 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 1er JUILLET 1899

Fete de la Saint-Jean-Baptiste

Faute d'espace, il ne nous a été possible d'insérer, dans le présent numéro, qu'une faible partie des vues instantanées prises par nos artistes lors de la procession de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal. Notre prochain numéro sera donc exclusivement consacré à l'achèvement de cette série, si intéressante, véritable monument élevé à la plus populaire de nos institutions canadiennes.

TEMPS POUR TOUT

Madame. Voici quelques comptes des fournisseurs qui sont arrivés aujourd'hui, cher.

Monsieur. Tu aurais bien pu attendre et ne me montrer cela qu'après mon dîner.

Madame. J'avais réservé ce moment-là pour te présenter les comptes de mes modistes.

C'est du 1er au 8 juillet que doivent être adressés au "Samedi" les coupons de vote du Concours des Bébés.

Adressez au "Samedi", du 1er au 8 juillet, tous les coupons de vote que vous pouvez réunir en faveur du bébé que vous voulez favoriser!

PAS MOYEN D'Y RÉSISTER

Rouleau. Ne m'avait-il pas dit qu'il ne vous parlerait jamais?

Rouleau. Oui, mais quand il vit l'autre jour que j'avais un fort rhume, il n'a pu résister au désir de m'enseigner un remède sûr.

SA RIPOSTE

Lui (après avoir été refusé). Je ne me marierai jamais, maintenant.

Elle. Quelle folie, et pourquoi?

Lui. Si vous n'avez pas voulu de moi, qui donc en voudra?

PAS DE GRACE

Mme Goldingski. Isaac! Isaac! Bourquoi ne rendres-tu pas bar une bluie scuplale?

M. Goldingski. Che rendrai tous touze minudes et temie. Ch'ai toué ce baralbluie pour touz heures.

ÇA DEVAIT ÊTRE UN COIFFEUR

L'orateur. Non, messieurs, je vous assure que si vous voulez avoir une chose bien faite, il faut que vous la fassiez vous mêmes.

Une voix dans la foule. Oui, comme pour vous couper les cheveux par exemple.

SES PRINCIPES

Mme O'Donovan. Je ne vous ai pas vue à l'enterrement de Pat, Mme O'Dowd?

Mme O'Dowd (pincée). Non, madame. Je ne jouis jamais des enterrements, à moins que ce soit dans ma propre famille.

LA RAISON DE SA JOIE

Henri. Pourquoi embrassais-tu Berthe si ardemment? Êtes-vous fiancés?

Charles. Non, mais nous l'étions et elle a consenti à briser l'engagement.

RIEN QUE ÇA

Alice (jeune mariée de six semaines). Oh! maman, je suis malheureuse. Je sais que je n'ai pas la confiance de Harold. Est-ce que papa vous cachait quelque chose, lui?

Maman. Non, ma fille, rien, rien si ce n'est de l'argent.

CÉLÉBRATION DE LA ST-JEAN-BAPTISTE, 22 JUIN 1899

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitré, coin St-Laurent.



SECTION ST-JACQUES -- CHAR DE L'INDUSTRIE DES EAUX GAZEUSES.

CÉLÉBRATION DE LA ST-JEAN-BAPTISTE, 22 JUIN 1899

Photographies de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitré, coin St-Laurent.



SECTION ST-JOSEPH - CHAR ATHLÉTIQUE DU CLUB LE NATIONAL.



SECTION ST-JACQUES — CHAR DU JARDIN DE L'ENFANCE.

HORS DE PROPOS



Georgette. Je serai une vieille fille comme tante Sarah !

René. Tu ne le peux pas ! car il n'y a jamais eu de vieilles filles qui s'appelaient Georgette.

TROIS SONNETS

"NON OBLIVISCOR"

Tu me dis oublieux des serments d'autrefois,
Tu me dis oublieux des minutes d'extase,
Et des beaux rêves fous où mon cœur aux abois,
De tes regards profonds sentait la douce trace.

Tu me dis oublieux de mes serments de foi,
Tu dis que j'ai laissé, puisqu'il faut que tout passe,
Les beaux songes d'amour qui ne rêvaient qu'à toi,
Dans le gouffre cruel des choses qui trépassent.

Hélas ! tu ne t'écris, tout en pleurant peut-être,
Mais ressouvrens-toi donc des frissons de mon être
Sous ton baiser vainqueur dont j'eus des lendemains.

Je t'aime et je t'adore, ô mon unique reine,
Reprends sans Cénouvoir ta figure sereine,
Tu restes celle d'hier, d'aujourd'hui, de demain.

LES AUTRES

Oh pour toi j'ai laissé dormir mon pauvre cœur,
Je veux longtemps encor que mon cœur se repose,
Goûtant abondamment ton grand amour vainqueur,
L'éclair illuminant du regard que tu poses.

J'ai vu sur mes chemins de ravissantes roses
Jeter jusqu'à mes yeux leurs étranges lueurs,
J'entendis bien soupir de si troublantes choses,

Extrait de "L'Amie".

UN COQ DE DEUX SOUS

Il y avait fête foraine sur le boulevard de La Villette.
C'était un samedi soir.

Après avoir mis à jour mes comptes de fin de mois chez le négociant du Marais où je tenais la comptabilité, je regagnais en flânant mon logis de garçon à La Chapelle.

L'espace affecté à la fête se trouvait donc naturellement sur mon chemin, et j'allais m'arrêtant à toutes les baraques, peu pressé de rentrer me mettre au lit.

Depuis quelques années la mode est aux loteries ambulantes ; on y offre à gagner toutes espèces de choses : pain d'épices, porcelaines, tableaux, volailles. Ces dernières surtout sont très en faveur.

Je m'étais arrêté devant les tréteaux d'un de ses forains où se trouvait toute une basse-cour, et j'écoutais le boniment du patron.

Où, Messieurs, disait-il, pour deux sous, vous pouvez gagner au choix une oie, un lapin, un coq ou deux poulets. Je donne six numéros pour deux sous. Voyons, qui veut ruiner Jean-Pierre ? A qui des cartons ?

L'idée me vint de tenter la chance. Je criai : Par ici !... et en échange de dix centimes je reçus deux cartons portant chacun trois numéros. Puis j'attendis.

Je n'attendis pas longtemps. Cinq minutes après, tous les cartons étant placés, Jean-Pierre donna l'impulsion à la roue numérotée. Hammonça :
— Le n° 58.

J'élevai victorieusement l'un de mes cartons en l'air :

— Voilà le 58 !

— Très bien, me dit Jean-Pierre. Veuillez me dire ce que vous choisissez. Voulez-vous une oie ? voulez-vous un lapin ? voulez-vous un coq ? ...

En ce moment le coq, un coq magnifique tout flamboyant de vives couleurs, fièrement dressé sur un panier comme sur un trône, se mit à lancer à plein gosier un retentissant : Coricoco ! Ce fut irrésistible.

— Le coq ! fis-je ; donnez-moi le coq !

Le patron saisit le volatile par les deux ailes et me le tendit du haut des tréteaux.

— Voilà, Monsieur. Tenez-le bien surtout.

Le conseil était bon, mais n'était pas des plus faciles à suivre. Mon diable de coq se démenait de toute sa force.

J'employai toute la mienne et je tins bon.

— O coq ! lui disais-je tout en traversant la foule, que tu es bien l'emblème de l'indépendance et du courage ! Comme tu symbolise bien les fiers Gaulois, nos pères ! Si le nom de Vercingétorix n'était pas si long, je te le donnerais, mais tu n'y perdras rien : je t'appellerai Brennus.

Un quart d'heure après, je faisais à mon nouvel hôte les honneurs de ma chambre de garçon au quatrième étage, sous les toits.

Il était alors plus de minuit.

Ma porte fermée, ma bougie allumée, j'avais rendu la liberté à Brennus. D'abord il secoua ses ailes engourdies puis se promena par la chambre, allongeant le cou et dardant ses yeux vifs sur toutes choses ; enfin, probablement satisfait d'un intérieur de célibataire aussi confortable, mais n'ayant, sans doute, pas remarqué que ma pendule marquait minuit et demi, il lança tout à coup trois ou quatre de ces cris si plaisants à entendre dans le lointain de la campagne, mais si déplacés dans une maison parisienne endormie. J'en fus terrifié !

— Diable ! pensai-je, le braillard va réveiller tous les voisins.

Mais comment l'empêcher de chanter ?

Je crus avoir trouvé un moyen. Je pris une grosse niche de pain que j'émiettai sur le carreau, et que Brennus se mit tout de suite à picoter.

— En voilà pour longtemps, me dis-je. Mon drôle ne chantera sans doute pas le bec plein.

Et, sur cette espérance, je me couchai et m'endormis. Mais, bon Dieu ! quelle nuit agitée ! Je ne sais pas si Brennus chantait le bec plein ; mais à tout moment son : Coricoco ! me tirait du sommeil en me perçant les oreilles. Ce n'est que le jour venu qu'il cessa de se faire entendre. Perché sur le dossier d'une chaise, je le vis qui dormait le bec dans ses plumes. Je ramenai la couverture sur mon nez pour rattraper moi-même le temps perdu... quand soudain l'on frappa à ma porte.

Je m'habille à la hâte ; j'ouvre, mon portier entre gravement.

Monsieur, c'est vous qu'a un coq ?

Brennus était là, visible ; je ne pouvais pas nier.

Où... je crois que c'est moi.

Eh bien ! Monsieur, il ne faut pas de ça. Tous les locataires se plaignent. Il a chanté toute la nuit.

—Oh ! lis-je, cela se passera. Il a encore les mœurs de la campagne. Mais je lui ferai comprendre.

—Oui, approuva le portier, faites-lui bien comprendre... ou vous auriez congé.

Mon portier sortit et je me dis :

—J'aurais mieux fait de prendre un lapin. Cependant, sur son perchoir improvisé, Brennus s'était réveillé aussi. Il avait paru écouter le portier, et avait maintenant l'air réléché. Sentait-il l'inconvenance de sa conduite ? Je ne pus le croire longtemps. Il se dresse, bat des ailes, étend le cou et, de nouveau, son cri retentit. Je ne le laisse pas achever ; je cours sur lui avec un geste de menace ; il s'effraie, s'envole par la chambre. Je le poursuis. Alors, affolé, il heurte, renverse tous les menus objets qu'il rencontre. Je vais l'atteindre ; mais la pendule recouverte d'un cylindre se trouve sur son passage et patatras ! tout cela tombe et se brise sur le carreau ! Je m'écrie : Maudite bête ! Enfin je le saisis ; je cours à la fenêtre, je l'ouvre et je précipite le volatile au dehors.

Mais à peine ai-je refermé que j'entends au-dessous de moi une voix de femme s'exclamer : Ah ! mon Dieu ! En même temps un cliquetis de choses qui se brisent éclate sur le pavé de la rue. Puis c'est une clameur qui du dehors gagne l'intérieur de la maison. Les portes s'ouvrent ; des pas montent l'escalier, et de nouveau on frappe chez moi.

J'ouvre et je me trouve en présence d'une dizaine de personnes, qui gesticulent, erient à la fois, parlant de coq enragé, de vases brisés, de carreaux cassés. Je parviens à comprendre ce qui est arrivé ! Mon coq, mal habile au vol, s'était, de ma fenêtre, abattu sur celle de ma voisine, où se trouvaient des vases en porcelaine remplis de fleurs, qu'il avait culbutés. Lesdits vases en tombant dans la rue avaient rencontré le dos d'un vitrier ambulancier muni de sa fragile marchandise, et le tout avait été brisé. L'une me réclamait 6 francs pour ses vases ; l'autre 10 pour ses vitres. Consta-

—Eh bien ! marchez à quatre pas devant nous, et surtout n'essayez pas de fuir.

Et l'on me poussa dehors après m'avoir débarrassé de Brennus, ce qui, au moins, me fut une consolation dans ma douleur.

Heureusement, le commissariat n'était pas fort éloigné ; et bientôt nous y entrions tous trois, ou plutôt tous quatre : car Brennus comptait bien pour un.

Quand le commissaire eut été informé de l'affaire par les agents et que j'eus répondu à ses questions sur mon nom, mon domicile, la provenance du coq, etc., etc., il dit à un de ses commis :

—Allez à l'adresse indiquée et prenez tous les renseignements nécessaires ; puis au retour, amenez-moi M. Boniface.

L'employé fut bien une demi-heure absent. Brennus avait été déposé dans un angle du bureau avec un escabeau par devant et un autre au-dessus.

Il ne chantait plus, l'infâme ! mais, tandis que moi j'étais là sur le banc des prévenus, son caquetage continu m'horripilait comme un rire moqueur.

Enfin l'envoyé reparut en compagnie d'un gros homme portant un tablier blanc à bavette et un crayon planté derrière l'oreille : ça ne pouvait être qu'un épicier.

—Monsieur Boniface, dit le commissaire à ce dernier, reconnaissez-vous ce coq ?

M. Boniface alla déplacer les escabeaux, et fut bien dix minutes à examiner Brennus de face, de dos, de profil.

—Eh bien ? fit le magistrat qui avait eu le temps d'entendre le rapport de son envoyé et qui s'impatientait.

—Eh bien ! Monsieur le commissaire, répondit le digne M. Boniface, je ne peux pas arriver à le reconnaître : le coq qu'on m'a pris était blanc et celui-ci est rouge.

Le commissaire se tourna vers moi :

—Monsieur, me dit-il, comme d'autre part les renseignements pris sur vous sont excellents, vous pouvez vous retirer.

Déjà j'étais à la porte, quand ces mots éclatèrent derrière moi comme un coup de foudre :

Et votre coq ?

Je revins consterné.

Ah ! Monsieur, si vous vouliez bien le permettre, je le laisserais entre vos mains comme don à l'Assistance publique.

Le commissaire ne put s'empêcher de sourire.

Cela n'est pas notre affaire, dit-il. Prenez-le et allez-vous-en.

Il le fallait ! Je le pris et je m'en allai.

Qu'allais je faire !

Le ciel à la fin me prit en pitié. A deux pas de moi, j'aperçois une bouche d'égoût grande ouverte. L'homme qui venait d'en soulever le tampon allumait sa pipe, le dos tourné pour s'abriter du vent. Je ne fais ni une ni deux, j'allonge le bras, et je précipite Brennus dans l'orifice béant. Il jeta un cri ; l'homme se retourna ; je me sauvais comme un fou ! Rentré chez moi, je récapitulai mes frais : quatre-vingt-dix francs de pendule ; six francs de vases ; dix francs de vitres ; plus le prix de mes deux cartons de loterie. Tout compte fait, mon coq m'avait coûté cent six francs dix centimes.

C'est une fantaisie que je n'aurai plus.

DÉNIS LANGAT.

LE TRIOMPHE DE DÉPLUMÉ



I

Mr Déplumé. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Ces affreuses mouches vont sûrement me rendre fou. Il n'y a pas, je m'achète une perruque aujourd'hui même...



II

... Cette perruque les tient éloignées de mon crâne, oui, mais on dirait maintenant qu'elles veulent choisir ma figure comme lieu de promenade !...

tations faites des dégâts, je dus tirer 16 francs de ma poche. Hélas ! si encore j'avais été débarrassé de mon maudit coq ! Mais ma voisine dit :

—Votre coq s'est blotti dans un placard où je l'ai enfermé. Venez vite le reprendre, et ne le lâchez plus.

Je le repris, mais cette fois je ne le ramenai pas chez moi.

J'avais assez, j'avais trop de sa société ! Je descendis dans la rue, et, à quelque distance, j'entraî chez un rôtisseur.

—Monsieur, lui dis-je, voulez-vous m'acheter un coq ? Je vous le donnerai au prix qu'il vous plaira : pour 1 franc, pour 10 sous, si vous voulez.

Le rôtisseur me regarda d'un drôle d'air ; puis me dit enfin :

—Attendez un moment.

Il passa dans son arrière-boutique, parla à quelqu'un, sa femme, sans doute, qui traversa la boutique et sortit en courant.

—Ainsi, reprit-il, vous me donneriez ce coq pour dix sous ?

—Oui, répondis-je ; car il me gêne et je tiens absolument à m'en débarrasser.

En ce moment la femme rentrait, suivie de deux gardiens de la paix.

—Messieurs, leur dit le rôtisseur, voici monsieur que je ne connais pas qui me propose un coq pour dix sous. Cela me paraît suspect d'autant plus que cette nuit on a volé des volailles dans le quartier. Voyez ce qu'il y a à faire.

Les agents me toisèrent des pieds à la tête.

—D'où tenez-vous ce coq ? me demanda l'un d'eux.

—Hé ! messieurs, m'écriai-je, je l'ai gagné pour deux sous à la fête de La Villette.

Et je commençai le récit de ma mésaventure.

—Bon, bon ! interrompit l'agent, tout cela ne prouve rien. Vous vous expliquerez chez le commissaire.

—Comment ! vous allez m'emmener comme un voleur !

—Allons, suffit ! et suivez-nous !

—Ah ! Messieurs, je vous en prie, ne m'infligez pas cette honte... Que je n'aie pas l'air d'un malfaiteur !

COMME AU KLONDYKE

Monsieur (soufflant et suant sous le lit). — Aie... aie... he... he...

Madame. — Que fais-tu donc là, Georges ?

Monsieur. — Je creuse pour trouver de l'or. La poussière a un pied d'épaisseur ici, et mon bouton de chemise est au fond.

PAS DROLE, EN EFFET

Le curé (solemnellement). — Je sympathise de tout cœur avec vous, madame, dans votre affliction, mais vous ne devez pas ainsi vous abandonner à votre chagrin. Il faut savoir chercher des motifs de consolation.

La jeune veuve. — Mais qui voudrait dorénavant épouser une malheureuse femme avec trois enfants ?

LE TRIOMPHE DE DÉPLUMÉ (Suite et fin)



III

... Tiens, voici un de ces crânes changeants que les comédiens portent sur la scène. Je vais essayer cela ; ça doit être excellent !...



IV

... A la bonne heure ! voilà qui est absolument confortable. Je parie que ces mouches là pensent se promener sur le crâne d'un prince des Mille et une nuits.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

CÉLÉBRATION DE LA ST-JEAN-BAPTISTE, 22 JUIN 1899

Photographies de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitre, coin St-Laurent.



SECTION STE-BRIGIDE — CHAR DE MAISONNEUVE AU MONT-ROYAL.



SECTION ST-JEAN-BAPTISTE — CHAR DES PLOMBIERS-COUVREURS.

CÉLÉBRATION DE LA ST-JEAN-BAPTISTE, 22 JUIN 1899

Photographies de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitre, coin St-Laurent.

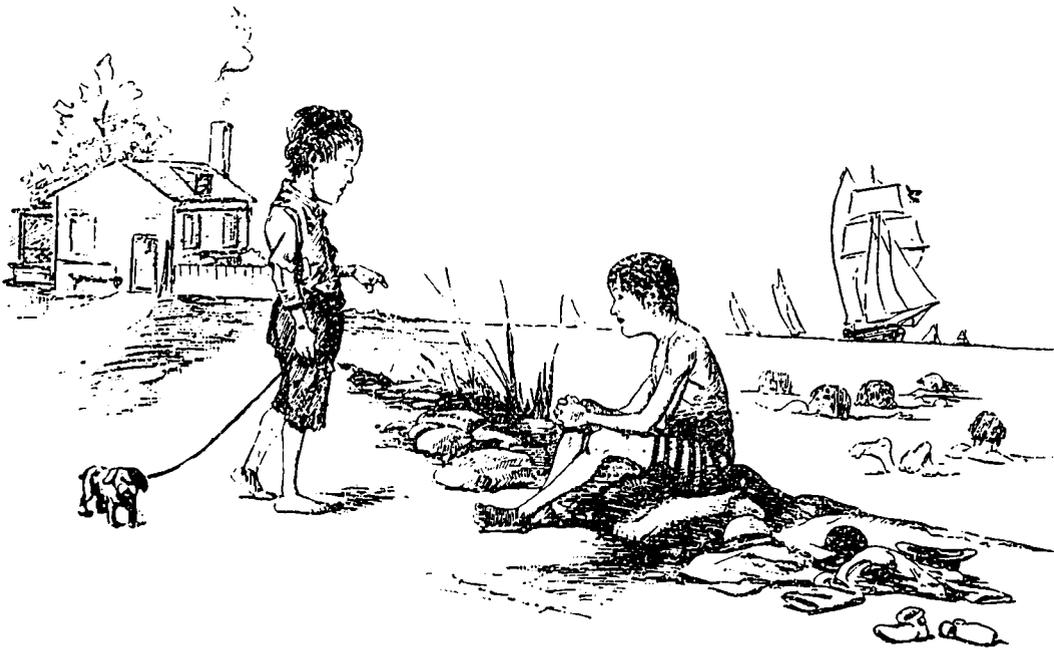


SECTION ST-HENRI --- CHAR REPRESENTANT LA COMÉDIE ET LA TRAGÉDIE.



SECTION CÔTE ST-MICHEL --- CHAR DE L'HORTICULTURE.

UN FUTUR SAUVETEUR



Billion. — Dis, Sam, voudrais-tu te jeter à l'eau et faire croire que tu te noie? Ça me donnerait une petite chance d'essayer mon chien.

J'AIME TES YEUX

A Mlle A. M.

Quand rayonne sur ton front pur
Le bonheur qui remplit ton âme,
Tes yeux si beaux sont d'azur,
Et bien douce paraît leur flamme :
Alors j'aime,
A l'extrême,
La très belle
Étincelle
De tes yeux
Langoureux.

Si la souffrance dans ton cœur
S'infiltré contre mon désir,
Si dans ton oeil je vois un pleur,
Je souffre de te voir souffrir :
Car je t'aime,
A l'extrême,
O ma belle,
L'étincelle
De tes yeux
Langoureux.

Sur ton visage gracieux,
Si la colère met une ombre,
Ta prunelle lance des feux,
Et ton regard se fait bien sombre :
Pourtant j'aime,
A l'extrême,
L'étincelle
Toujours belle,
De tes yeux
Langoureux.

Montréal, juin 1899.

JULIANE.

DINERS DE PAYS

En voilà une scie que ce que l'on est convenu d'appeler les diners de pays ! Exemple : la Pomme ; la Soupe aux Choux ; le Cassoulet ; la Bouillabaisse, etc., etc.

Voici, invariablement, comment cela se passe : Trente ou quarante citoyens plus ou moins gâteux et n'ayant d'autre lien social que d'être nés dans une même ville, se réunissent à Paris après s'être complètement ignorés pendant trente ans !

On se donne rendez-vous dans un restaurant quelconque pour y dîner, avec la douce perspective de ne s'y nourrir que de plats nationaux, lesquels rappelleront aux infortunés qui en ont été si longtemps privés, l'assent de la province.

Un cuisinier aussi barbare que crétin, qui n'a jamais vu ni même entendu parler de ce que pouvait être une bouillabaisse ou un aioli, apporte précieusement ce soi-disant plat national... Il est infect, — le plat — mais chacun en mange pour ne pas avoir l'air de renier ses anciens dieux et le tour est joué.

Au salon, on s'embête ferme.

Il y en a qui arpentent le tapis d'un air inquiet ; d'autres qui baillent désespérément. Les vieux regardent leur montre, les jeunes écoutent, trouvant que c'est très dur de payer un louis pour manger de l'ail et contempler d'illustres compatriotes qu'on n'a jamais vu et qui ne vous parlent même pas.

Ah, oui, Henriot a raison, il faut enrayer cette mode idiote des diners de province ou, alors, régénérer l'idée qui a présidé à leur création.

Pas assez de couleur locale, mes frères, j'en mets donc, timidement, on ne change pas sa nature — une opinion tendant au raffinement des susdites agapes. Que les peintres faisant partie du dîner nous brossent quelques décors rappelant le vieux pays ! Et quand les murs représenteront la Joliette, le Cours Feuchères, le Capitole ou Quiberon, qu'on nous lance des jolies filles du pays natal apportant les plats traditionnels. Qu'on les garde à souper et, surtout, qu'on leur laisse leur accent.

Les invités, pour rester dans la note, devront, eux aussi, lâcher le solennel et lugubre *sifflet* pour le costume. De cette façon, un Auvergnat ne risquera plus d'être confondu avec un Lillois et un Breton avec un Provençal car, une fois dans le cadre et le costume, chacun se souviendra qu'il est Toulousain, Franc Comtois ou Marseillais.

On fera, dans cet ordre d'idée, des trouvailles absolument étonnantes et chaque "dîner" aura une physionomie propre. Celui des Landais, par exemple, avec échasses de 10 pieds de hauteur, ne sera pas banal du tout, non plus que celui ou sous la direction du "Tambourinaire" une farandole échelée entraînera les enfants de la Tarasque.

Et, grâce à cette idée que je crois excellente et que je vous offre, chers lecteurs et lectrices, pour ce quelle me coûte, on arrivera, quelque soit son âge et son degré d'encroutement, à "poser un lapin" à son propre cœur, si je puis m'exprimer ainsi, à revoir, pendant deux heures, le petit coin de village où l'on a rêvé !

O la falaise où l'on a pêché... de tant de façons, parfois le rocher surmonté d'une ruine n'ayant qu'un lointain rapport avec celles que nous présente le Parc Monceau, les petites maisons blanches, à toits rouges et à volets verts.

La montagne sombre, l'étang clair semé d'ajoncs, etc., etc.

Et toutes ces braves figures anciennes, falottes, des amis, des amies, ce vieux berceau de province qu'on a quitté joyeux, il y a si longtemps, et qu'on serait si heureux de revoir, "ne fut-ce qu'en rêve..."

Allons, j'espère bien que j'ai gagné mon procès, et que les diners en décors et costumes vont remplacer ceux en habit noir, voire même "en têtes" auxquels, jusqu'à ce jour, s'était borné notre rendez-vous, nos rares envolées vers le souvenir du pays natal.

PARISIEN.

PAS PLUS D'ESPRIT QU'UNE PIERRE

Le client (comme l'un des garçons barbiers laissait la boutique). — Pourquoi avez-vous congédié ce garçon là ?

Le patron. — Il n'a pas plus d'esprit qu'une pierre. Un de mes clients laisse une paire de rasoirs ici pour les faire aiguiser et l'imbécile les aiguisa de telle sorte que le client depuis se rase avec.

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA

M. Taupin (lisant son journal). — Tiens ! Un ouvrier qui est tombé du treizième étage d'une manufacture à New-York.

Taupin junior. — S'est-il tué ?

M. Taupin. — S'il s'est tué ? Instantanément, comme bien on pense.

Taupin junior. — J'aurais dû le deviner, le chiffre treize est tellement malchanceux.

TOUT DEVAIT ÊTRE RENDU

Lui. — Maintenant que notre engagement est rompu, je pense que nous allons nous rendre réciproquement les lettres que nous avons échangées ?

Elle. — Je le suppose. Mais à propos, pourquoi ne nous rendrions pas aussi les baisers que nous avons échangés ?

L'engagement a été renouvelé sur ce mot et pour une durée infinie.

UN PROBLÈME DIFFICILE



La policière (rêvant). — J'aimerais pourtant bien savoir si cet homme-là est en brosse ou s'il apprend à pédaler ?

FEUILLETON DU "SAMEDI" 1^{er} JUILLET 1899 (1).

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII — LA CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



— En effet, à environ une trentaine de pas de lui, un homme était immobile devant la grille.

“ Ce secret que tu me demandais vainement et dont je n’osais pas te faire l’aveu... ce secret qui cependant à chaque minute, à chaque seconde, était prêt de jaillir de mes lèvres... ce secret, André, c’est que moi aussi je t’aime !

— Renée !

— C’est que depuis longtemps... longtemps... je ne vis plus qu’avec cet amour que rien ne pourrait m’arracher du cœur !... c’est que depuis longtemps... longtemps... c’est ta pensée... rien que ta pensée qui emplit toute mon âme !...

— Renée !

— Oh ! oui, je t’aime !... Oh ! oui, je t’aime ! s’écria-t-elle. Oh ! maintenant je n’ai plus peur de te l’avouer... je ne rougis plus de te le dire !... Oui, André, je t’aime !

— Redis-le !... Répète-le encore !

— Oui, je t’aime !... je t’aime !... Oh ! je ne me lasserai pas de te le dire : Je t’aime !

André venait de lui mettre un long baiser au front, et longtemps ils demeurèrent silencieux et tout pâles, si troublés et si émus qu’ils ne pouvaient parler.

Enfin, la voix de plus en plus sourde, et comme dans un souffle :

— Oh ! quelle joie, quel bonheur tu me donnes ! reprit-elle tandis que ses yeux s’emplissaient de larmes. Oh ! cette minute-là, cette minute qui vous donne une telle ivresse, comment pourrait-on l’oublier... comment pourrait-on un jour en perdre le souvenir ?

— Mais laisse-moi maintenant tout te dire, ajouta-t-elle, laisse-moi maintenant tout t’apprendre...

— .. Oui, parle !... parle ! s’écria-t-il. Oui, dis-moi toutes tes pensées...

— Et tous mes chagrins !

— Renée !

— Et toutes mes souffrances !

— Renée !... Renée !

— Car c’est vrai, reprit-elle plus lentement, il y a bien longtemps que je t’aime... bien longtemps que j’avais senti qu’il me serait impossible de vivre sans toi...

— Et toi qui ne voyais rien... Et toi qui ne comprenais rien !

— Oh ! je ne te fais pas de reproche... je ne t’en veux pas... mais j’ai bien souvent pleuré quand je te voyais passer près de moi si calme et si indifférent...

— Renée !

— Il y avait des moments où je souffrais tant... des moments où j’étais prise d’un tel désespoir en me disant que mon amour n’était qu’un rêve insensé... qu’un rêve impossible qui jamais ne se réaliserait, que j’aurais voulu te fuir, ne plus te revoir !

— Mais cela était au-dessus de mon courage, au-dessus de mes forces !...

— Mais je ne pouvais passer un seul jour sans courir au château de Chaverny... c’est-à-dire sans courir vers toi !

— Et je me souviens encore comme le cœur me battait à mesure que j’approchais du château...

— Et je me souviens encore quelle immense émotion s’emparait de moi quand j’en franchissais la grille...

— Pauvre Blanche que j’aimais tant aussi !... Pauvre Blanche dont pas un seul jour le souvenir ne m’a quittée, ce n’était pourtant pas elle que je cherchais la première !...

— Non, non... Mais c’était toi... mais je ne pensais qu’à toi !...

— Et de plus en plus émue à chaque pas que je faisais, je me vois encore, longeant très lentement les longues allées à travers lesquelles je te cherchais... je me vois encore, m’arrêtant parfois et prêtant l’oreille pour voir si je n’entendrais pas ta voix... je me vois enfin suivant de préférence les chemins où j’espérais te rencontrer.

— Et dès qu’enfin je te voyais... dès qu’enfin tu m’apparaissais, comme je me sentais trembler !... comme je me sentais rougir !

— Mon émotion était même si profonde, mon trouble était même si grand, qu’il y avait des moments où j’avais comme le vertige... des moments où, tandis que ta mère ou ta sœur me parlait, je ne savais plus ce que je disais, je ne savais plus ce que je répondais.

— Et quelle joie quand le hasard faisait que nous étions seuls... seuls pendant quelques instants seulement !

— Et quelle joie surtout, quelle joie qui me donnait du bonheur pour tout un jour, quand parfois tu m’offrais ton bras pour une promenade dans le parc !...

— Comment, dans ces moments-là, n’as-tu rien compris, c’est ce que je me demande !

— Oui, comment mes tressaillements, mes silences, ma voix qui ne pouvait te répondre sans trembler, le trouble subit qui parfois m’envahissait... oui, comment tout cela ne t’a-t-il rien dit ?... Comment tout cela ne t’a-t-il pas crié vingt fois, cent fois : “ Renée t’aime !... Renée t’aime éperdument ! ”

— Et comme il allait l’interrompre :

— Non, non, fit-elle vivement, laisse-moi continuer... laisse-moi tout te dire, car je veux que tu saches tout...

— Puis, après une courte pause :

— Ce que je viens de te raconter, reprit-elle, se passait pendant vos jours heureux... pendant les jours où le château de Chaverny était si gai, si joyeux...

— Une ombre venait de couvrir le front d’André.

— Puis le malheur s’abattit sur vous... le deuil entra dans votre maison... et alors plus je te vis malheureux, plus je sentis grandir mon amour pour toi... plus je sentis le besoin de me rapprocher de toi...

— Tu dois t’en souvenir : c’est surtout depuis que vous étiez seuls, Blanche et toi, que je venais plus souvent encore au château ?

— Oui ! oui ! fit-il la voix sourde.

— Et je vous voyais si tristes tous les deux, que je ne pouvais m’empêcher de pleurer avec vous. Tu t’en souviens aussi ?

— Oui, Renée, répondit-il avec émotion. Et bien souvent je t’ai bénie du fond du cœur pour les consolations que tu nous donnes, pour l’espoir que tu nous apportais...

— Et c’est alors surtout que j’aurais voulu que tu me comprennes !... Et c’est alors surtout que j’aurais voulu que tu lises dans mon cœur !...

— Aussi combien de fois n’ai-je pas été tenté de te dire :

— André, je t’aime !... André, je serais heureuse de me dévouer pour toi !

— Mais le pouvais-je ?

— Et puis, qui sait si, ce dévouement, tu l’aurais accepté ?

— Et alors c’était chaque jour un plus grand, un plus profond chagrin qui me gagnait ; c’était chaque jour une plus grande épou-

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

vante de l'avenir qui me saisissait, car je te le répète encore, je sens bien que je ne pourrais vivre sans toi, que je ne pourrais être heureux qu'avec toi...

— Enfin, que te dirais-je !

— Un dernier malheur, le plus affreux de tous, vint encore t'accabler, te foudroyer...

— Ta pauvre sœur mourut, te laissant seul au monde....

— Et alors je te vis si désespéré que je ne vécus plus que dans l'angoisse....

— Un moment de folie, et peut-être allais-tu mourir aussi... mourir à ton tour!....

— Oh! non, tu ne sauras jamais jusqu'à quel point cette pensée-là m'effrayait, me torturait!....

— Le jour, la nuit, elle me poursuivait, me hantait, me rendait toute pâle, toute frissonnante....

— Je ne pouvais fermer les yeux sans avoir les cauchemars les plus horribles, sans te voir mort aussi... mort pour aller rejoindre ceux à qui tu n'avais plus la force de survivre....

— Et alors dans quelles transes, dans quelle fièvre, dans quelle anxiété j'entraînais mon oncle au château!... comme j'appréhendais d'y entrer!... comme je me sentais pâlir quand je voyais Laurent venir à nous... Laurent dont j'épiais avec effroi le visage... Laurent qui allait peut-être nous apprendre quelque fatale nouvelle!

— Et quand enfin je te revoyais, quand enfin je me retrouvais en face de toi, ton désespoir était toujours si grand et tu semblais si loin de tout qu'un frisson me traversait le cœur, car j'étais bien obligée de comprendre que c'était en vain que je pensais à toi... que c'était en vain que j'aurais voulu me bercer encore de mes illusions, me bercer encore de mes chimères....

— Il ne t'aimera jamais!... Il est perdu pour toi!" me disais-je, étouffée par les sanglots.

— Et ton départ du château... ton départ de Chaverny d'où l'on te chassait, fut pour moi le dernier coup, le plus terrible....

— Car jusqu'alors j'avais pu du moins te voir... et te voir, c'était encore une joie, c'était encore, malgré tout, un espoir....

— Mais maintenant que tu étais ici... maintenant que tu étais chez le duc de Ryon, c'était comme si à tout jamais j'avais été séparée de toi....

— Oh! je savais bien que c'était là une idée folle, insensée!... Oh! je savais bien que la maison de M. de Ryon nous serait toujours ouverte comme nous l'avait été autrefois la maison de ton père... mais il n'en était pas moins vrai que nous allions vivre désormais beaucoup plus éloignés l'un de l'autre et que, par conséquent, nous n'aurions plus d'aussi fréquentes occasions de nous retrouver ensemble; mais il n'en était pas moins vrai encore que nous nous reverrions ici, dans cette maison qui ne nous rappelait aucun souvenir, il y aurait forcément entre nous beaucoup moins d'abandon, beaucoup moins d'amitié...

— Nous serions ici comme deux amis qui se revoient en quelque sorte en pays étranger... comme deux amis qui ne se retrouvent plus en face l'un de l'autre ce qu'ils étaient autrefois, parce que rien de ce qui les torture ne leur rappelle le passé...

— Et alors, mon cher André, comment te faire comprendre ce que je ne pourrais m'expliquer à moi-même... comment te faire comprendre avec des mots, avec des paroles, quel vide immense se fit dans mon cœur et quelle nuit profonde, quelle nuit noire se fit aussi en moi?...

— Il n'y a pas bien longtemps de cela, n'est-ce pas? quelques jours seulement... quelques jours à peine... eh bien! cependant, pendant ces quelques jours, j'ai si cruellement et si atrocement souffert qu'il me semble que ma souffrance a duré des mois, que dis-je? des années!...

— Oh! si tu m'avais vue, je t'aurais fait pitié comme je faisais pitié à tous ceux qui m'approchaient... comme je me faisais pitié à moi-même!...

— Oh! oui, pitié!... Oui, je ne pouvais plus voir une glace me renvoyer mon image sans demeurer toute saisie et sans me demander si c'était bien moi que j'avais sous les yeux, si c'était bien moi que je voyais si pâle, avec des yeux pleins d'une fièvre si ardente...

— Et comment passaient les heures, comment coulaient les jours, il me serait également impossible de te le dire, car je ne vivais plus, car le temps pour moi n'existait plus...

— Dès le matin, je courais m'enfoncer dans le parc où je restais souvent jusqu'à la nuit, n'ayant pas une autre pensée que la tienne...

— D'autres fois aussi, c'était dans ma chambre que je m'enfermais, que je me cachais pour être encore plus libre de penser à toi...

— Enfin, puisque je veux tout te dire, pourquoi ne te l'avouerais-je pas?

— Il y avait des moments aussi où, à force de penser à toi... où, à force de revivre tous les souvenirs qui nous liaient l'un à l'autre, je voyais se dresser devant mes yeux le spectre de mon amie... le fantôme de ta sœur...

— Et alors je l'enviais...

— Renée, tais-toi!... tais-toi! s'écria André en serrant convulsivement les mains de la jeune fille.

— Et alors j'aurais voulu être morte aussi... morte et couchée là-bas, dans le vieux tombeau des marquis de Cerninge...

— Tais-toi, Renée... tais-toi, je t'en supplie!

— Et alors, prise soudain d'un désespoir plus terrible, d'un désespoir contre lequel je ne pouvais me défendre, je lui tendais les bras, je l'appelais, je lui criais: "Viens, Blanche... viens, emporte-moi!..."

— Mais à peine André l'avait-il laissée achever:

— Mourir! s'écria-t-il en l'étreignant de toutes ses forces contre sa poitrine. Tu parles de mourir quand je t'aime!... Tu parles de mourir quand nous devrions être tout à la joie et tout à l'ivresse de notre amour!... Tu parles de mourir quand je sens mon cœur, que je croyais mort, revivre enfin avec toutes les forces, avec toutes les énergies de la jeunesse!... Tu parles de mourir quand déjà j'oublie tout ce que le passé a eu pour moi de sombre, de douloureux et de tragique... et quand, grâce à ton amour qui m'aurait sauvé, je crois encore en l'avenir et au bonheur... et quand, grâce à ton amour que je bénis, moi le désespéré, je me sens ivre d'espérance!...

— Mais, à son tour, elle venait très vivement de l'interrompre:

— Oh! tu ne m'as pas comprise! dit-elle. Oh! non, je ne voudrais plus mourir maintenant que je te sais tout à moi comme je suis toute à toi!...

— Oh! oui, tout à toi!... tout à toi pour toujours, s'écria-t-il encore.

— Mais c'était autrefois que j'avais ces pensées-là... c'était quand je me croyais condamnée à vivre toujours sans toi...

— Mais dès que j'ai appris ce qui avait été convenu entre mon oncle et M. de Ryon, c'est-à-dire dès que j'ai su que nous allions venir passer quelques jours ici... quelques jours pendant lesquels je te verrais à chaque instant... pendant lesquels nous pourrions faire encore de longues promenades ensemble comme nous en avons fait à Chaverny... oh! tout de suite — chose étrange! — j'ai eu le secret espoir, l'invincible pressentiment que ce n'était pas en vain que nous allions nous revoir et que cette minute que j'avais tant attendue... cette minute qui devait être la plus heureuse de ma vie... la minute où j'allais avoir la joie suprême de t'entendre à ton tour m'avouer ton amour, allait venir, allait enfin sonner!

— Et tu vois, ajouta-t-elle avec un adorable sourire et le front de plus en plus radieux, tu vois que je ne me suis pas trompée puisque tu viens de me dire ce mot qui m'ouvre les portes du ciel... puisque tu viens de me dire: "Blanche, je t'aime!"

— Oui, je t'aime!... oui, je t'aime! dit-il, la voix profonde, en lui mettant lentement au front un chaste baiser de fiancé... Oui, sur ceux que j'ai tant pleurés et qui t'aimaient tant aussi... oui, sur leur mémoire sacrée, je te le redis et te le jure encore: Blanche, à toi tout mon dévouement, toute ma tendresse, tout mon amour!...

— Oh! André!... André!" murmura-t-elle, toute frissonnante de bonheur.

— Et dans une nouvelle étreinte, ils venaient encore de se serrer étroitement l'un contre l'autre.

— Une si grande émotion emplissait leur âme qu'ils ne trouvaient plus rien à se dire.

— Et ils restaient ainsi se regardant, se contemplant, se souriant... et faisant, sans se le dire, le même songe d'avenir resplendissant...

— De temps à autre seulement, tandis que leurs mains s'étreignaient avec plus de force encore, un mot leur échappait tout bas... si bas qu'il n'était qu'un murmure:

— Renée!

— André!

— Je t'aime!

— Je t'adore!"

— Et ils demeuraient toujours plongés dans une telle extase, dans un tel oubli de tout, qu'ils ne s'apercevaient même plus des heures qui passaient, du temps qui s'écoulait...

— Mais, soudain, un grand bruit de cloche les réveilla, les rappela brusquement à la réalité.

— C'était midi...

— C'était l'heure où le duc de Ryon et le marquis de Cerninge les attendaient pour se mettre à table.

— Alors, se levant lentement et comme à regret, ils reprirent, toujours la main dans la main et marchant à très petits pas, le chemin du château...

— Trois semaines encore s'écoulèrent... trois semaines pendant lesquelles les deux jeunes gens, qui étaient maintenant officiellement fiancés, ne se quittèrent pas une seule minute... trois semaines pendant lesquelles, transfigurée par le bonheur, Renée, déjà si belle, semblait chaque jour devenir plus belle encore...

— Pais, un matin, comme le marquis de Cerninge parcourait ses journaux dans sa chambre, soudain la porte s'ouvrit toute grande et le duc, qui tenait une lettre à la main, entra en coup de vent, tout ému, tout effaré.

— A sa vue, l'oncle de Renée avait tressailli de surprise.

—Eh bien, qu'est-ce donc ? s'écria-t-il. Qu'avez-vous donc qui vous suffoque ainsi, de Ryon ?

Mais le vieux gentilhomme, qui venait de se laisser tomber dans un fauteuil, se contentait pour toute réponse, de lui montrer le papier qu'il froissait dans sa main.

—Eh bien, oui, fit le marquis, je vois bien cette lettre, mais je ne comprends pas... Est-ce que, par hasard, vous viendriez d'apprendre quelque mauvaise nouvelle ?...

—Une mauvaise nouvelle ? Non, non ! répondit le duc en secouant vivement la tête. Mais une nouvelle étonnante !

—Étonnante ?

—Stupéfiante !

—Que voulez-vous dire ?

—Une nouvelle qui va vous suffoquer aussi... une nouvelle qui va vous surprendre au moins autant que moi !...

Et sans laisser à M. de Cerninge le temps de placer un mot :

—Car, reprit-il, savez-vous qui m'a écrit cette lettre ?... cette lettre que vient de me remettre Laurent ?

—Qui ?

—Je vous le donne en cent !... Je vous le donne en mille !... Vous ne devineriez pas !

—Eh bien, dites... dites vite ! Vous me faites mourir ! s'écria le marquis.

—C'est André !

André ! s'écria M. de Cerninge qui resta, en effet, à son tour tout saisi, tout suffoqué.

—Oui, c'est André !... André qui nous a quittés !

—Oh !

—André qui n'est plus au château !

—Est-ce vrai ?

—André qui, à l'heure qu'il est, est en route pour Paris !

—Pour Paris !

Et de plus en plus en plus saisi, très pâle, le marquis regardait son ami.

—Mais alors, reprit-il la voix sourde, la voix tremblante, qu'est-ce que cela signifie ?... Il s'est donc joué de nous ?... Il s'est donc joué de Renée ?

—Non, vous n'y êtes pas ! dit le duc. Non, André ne s'est joué de personne... André nous reviendra, car il est toujours dans les mêmes sentiments, et je suis, du reste, absolument convaincu qu'il aime de plus en plus profondément, de plus en plus éperdument Renée...

—Mais alors pourquoi s'en va-t-il ?... pourquoi nous quitte-t-il ?

—Ah ! pourquoi ?... Eh bien ! vous allez le savoir !... C'est un coup de tête de ce jeune homme qui, décidément, est trop fier... comme tous les Chaverny !

Au surplus, écoutez sa lettre !

Et le vieux gentilhomme, s'étant rapproché du marquis, lut à haute voix la lettre que venait de lui remettre Laurent :

Monsieur le duc,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà loin de Renée, loin de M. de Cerninge, loin de vous... bien loin du château...

Je vais à Paris me jeter à mon tour dans la mêlée... à Paris où je tâcherai de conquérir, moi aussi, ma place au soleil...

Car, M. le duc, voici, en quelques mots, les réflexions que j'ai faites :

J'aime Renée à la folie... je l'aime assez pour lui consacrer avec joie toute mon existence, toute ma vie...

Mais Renée est riche, très riche, et depuis les funestes événements que vous connaissez, moi je suis pauvre, très pauvre... moi je n'ai plus pour toute fortune que le grand nom que je porte.

Beaucoup auraient peut-être pensé que c'était assez, moi j'ai trouvé que ce n'était pas suffisant...

Oh ! je sais bien. M. le duc, ce que vous allez me dire... je sais bien ce que vous allez me répondre !

Vous allez me dire que maintenant que je suis en quelque sorte votre fils d'adoption, je n'étais plus aussi pauvre.

Vous allez me répondre que vous étiez là pour me donner cette fortune qui me manque.

Oui, je le sais... Oui, je n'ignore pas jusqu'où peut aller votre bonté pour moi... Mais je ne dois pas vous cacher non plus que ce bienfait qui m'aurait rempli de reconnaissance, m'aurait cependant fait souffrir aussi dans mon orgueil, souffrir aussi dans ma fierté.

Je n'ai donc rien voulu devoir qu'à moi-même, et voilà pourquoi je pars, et voilà pourquoi je m'éloigne momentanément de Renée...

Mon père avait de hautes influences et de puissantes relations sur lesquelles, je le sais, je puis toujours compter.

Grâce à elles, j'espère donc me créer assez rapidement une situation qui me rendra moins indigne de la fiancée que j'adore.

Oh ! ce ne sera pas encore la fortune, mais ce sera déjà l'espoir de la conquérir peut-être un jour... mais ce sera peut-être aussi,

— car je veux tout vous dire, — l'espoir de faire briller plus tard d'un éclat de plus le vieux nom des Chaverny...

Je suis assez sûr de Renée et elle est assez sûre de moi pour qu'elle m'accorde les deux années que je lui demande...

D'ailleurs, je ne resterai pas tout ce temps-là sans vous revoir,

— ce qui serait peut-être au-dessus de mes forces, — mais, au contraire, en attendant l'heureux jour où il me sera permis de ne plus vous quitter, je viendrai très souvent avec joie passer quelques

heures auprès d'elle, quelques heures aussi auprès de M. de Cerninge et auprès de vous.

Au revoir donc, M. le duc, et pardonnez-moi de vous écrire au lieu de vous avoir dit de vive voix ce que contient cette lettre.

Mais j'ai eu peur de votre insistance à me retenir, peur de me trouver peut-être hésitant et faible en face de vous.

Oui, pardonnez-moi... pardonnez à celui qui toujours vous aimera comme un fils.

ANDRÉ DE CHAVERNY.

Et croisant vivement les bras, le duc de Ryon regarda le marquis de Cerninge.

Eh bien, qu'en dites-vous ? s'écria-t-il, que dites-vous de ce coup de folie ?

—Oh ! moi, je n'en dis rien, répondit doucement celui-ci. Mais ce que je me demande, c'est ce que Renée va en dire !

Et il n'avait pas encore achevé qu'il eut un vif mouvement de surprise.

De nouveau la porte venait de s'ouvrir, et Renée venait d'entrer.

—Et elle ne doit rien savoir ! pensa le duc. Elle est trop calme ! Et pourtant comment André aurait-il pu partir sans la prévenir ?

Et c'était vrai, la jeune fille avait toujours dans les yeux le même rayon de bonheur, la même expression de joie.

Aussi ne fut-ce pas sans une certaine appréhension que le marquis se décida à parler.

—Eh bien, dit-il doucement, tu sais ce qui se passe ?... Tu sais qu'André n'est plus ici... Tu sais que, se trouvant trop pauvre pour toi, il est allé tenter la fortune à Paris... Tu sais...

Mais, toujours très calme, Renée venait de l'interrompre avec un sourire.

Oui, mon oncle, oui, je savais tout cela, tout ce que vous venez de me dire, répondit-elle, car il y a déjà quelques jours qu'André m'avait fait part de son projet, et je ne vous cacherais pas que si d'abord j'ai essayé de m'y opposer, que si d'abord j'ai essayé de le retenir, tout au fond de moi-même, tout au fond de mon cœur, j'étais plutôt tentée de l'approuver que de le blâmer...

Oh ! certes, je l'aime tant et il est si nécessaire à ma vie que je trouverai toujours trop éloigné le moment qui nous unira, mais comment cependant pourrais-je lui en vouloir de ces scrupules qui l'honorent ? Comment pourrais-je lui garder rancune de cette fierté qui, à mes yeux, le rend encore plus digne de moi, plus digne de mon amour ?

Oh ! je sais bien qu'à ma place, ajouta-t-elle plus vivement, bien d'autres jeunes filles ne pourraient se défendre certaines appréhensions, de certaines angoisses, de certaines inquiétudes...

Oh ! je sais bien qu'à ma place beaucoup trembleraient que cette longue attente de deux années ne brise leur rêve et ne détruise leur bonheur...

Mais c'est que celles-là n'aimeraient pas leur fiancé comme j'aime le mien !... Mais c'est que celles-là pourraient encore s'arrêter à des soupçons et à des arrière-pensées que je rougirais d'avoir noûté ce qu'une seule minute, ne fut-ce qu'une seule seconde...

Mais, moi, douter d'André... de sa loyauté et de son honneur !... Mais, moi, penser qu'il pourrait peut-être m'oublier ou me trahir un jour !... Oh ! non, mon oncle, oh ! non, monsieur le duc, cela ne se pourrait pas... cela ne serait pas possible !

Et la jeune fille avait mis tant de force, tant d'énergie dans ces dernières paroles, que le duc de Ryon et le marquis ne purent s'empêcher d'échanger un coup d'œil.

—Eh bien, marquis, dit vivement le vieux gentilhomme, que voulez-vous répliquer, que voulez-vous répondre à cela ?

Faisons donc comme cette enfant, attendons !

D'ailleurs, à ne vous rien cacher non plus, cette résolution d'André n'est point faite pour me déplaire...

Elle est d'un homme... d'un homme de cœur... d'un homme qui serait heureux de donner, à celle qui va porter son nom et lier sa destinée à la sienne, un peu de fierté, un peu de gloire peut-être, en échange du bonheur qu'il lui devra...

Et comme vient de le dire Renée elle-même : comment pourrait-elle lui en vouloir, comment pourrait-elle lui garder rancune d'avoir eu cette pensée-là ?

Puis, embrassant tendrement, paternellement la jeune fille, il ajouta gaiement :

—C'est égal, quand on s'aime, deux ans à s'attendre c'est tout de même un peu bien long !... Il faudra voir... Nous tâcherons qu'André en rabatte quelque chose...

“ Et alors il arriva ce qui, naturellement, devait arriver : c'est-à-dire qu'à partir de ce jour-là le marquis de Cerninge et sa nièce vécurent presque autant dans la maison du duc que dans la leur.

“ D'ailleurs, André écrivait très régulièrement chaque semaine et ne manquait pas de venir très régulièrement aussi chaque mois passer quelques heures auprès de Renée, chez le vieux gentilhomme.

“ Oh ! ces jours-là, les jours où il devait venir... les jours où elle allait avoir le bonheur de le revoir, comme pour la jeune fille, ils semblaient plus beaux, plus radieux, plus éblouissants que les autres !

“ Avec quelle émotion sans cesse croissante, avec quelle émotion qui lui donnait la fièvre, elle comptait toutes les heures, toutes les minutes, toutes les secondes !

“ Avec quels battements de cœur, avec quelle joie dans les yeux elle courait vers la grille, quand enfin le moment approchait où il allait bientôt apparaître !

“ Avec quelle impatience elle explorait la route... et avec quel élan de tout son cœur, et avec quel élan de toute son âme elle se jetait dans ses bras quand, le front rayonnant aussi, il se redressait devant elle !

“ — Enfin, te voilà donc ! te voilà donc !... Oh ! je croyais que tu ne viendrais jamais ! s'écria-t-elle en l'entraînant. Viens !... viens vite !... Nous devons avoir tant de choses à nous dire !... ”

“ Et c'était à peine si André prenait le temps d'échanger quelques mots avec le duc et M. de Cerninge... à peine s'il trouvait quelques secondes pour donner une poignée de main au brave Laurent.

“ Vite, Renée et lui s'enfuyaient, disparaissaient, allaient se perdre dans les profondeurs du parc, dans les coins de solitude où ils s'étaient fait leurs premiers aveux et qui leur étaient si chers... ”

“ Et là, c'étaient toujours les mêmes baisers donnés ou rendus... les mêmes serments vingt fois renouvelés... les mêmes rêves de bonheur, les mêmes rêves d'avenir sans cesse recommencés... ”

“ Et si enfin André voulait lui parler de ses affaires... si enfin il voulait lui apprendre où il en était de ses espérances, gravement Renée l'écoutait, approuvant tout, applaudissant à toutes ses idées, et finissant toujours par dire :

“ — Oui, tu as raison... Oui, tu as bien fait... Oui, oui, puisque tu as voulu qu'il en soit ainsi, je n'ai qu'à t'obéir... ”

“ Aime-moi toujours... aime-moi toujours comme je t'aime, c'est-à-dire chaque jour davantage, et je ne te demande rien de plus.

“ Oui, mon André, songe à ton avenir... Travaille... Je t'attendrai... ”

“ Mais quand la nuit tombait... quand le moment était venu où ils devaient se séparer, quelle mélancolie, quelle tristesse s'emparait d'eux !

“ André, un bras autour de la taille de la jeune fille, se dirigeait le plus lentement possible vers la grille du château ; mais là il ne pouvait encore s'en aller, il ne pouvait encore la quitter... ”

“ Alors ils revenaient de plus en plus lentement sur leurs pas, épuisant toutes les minutes, toutes les secondes qui leur restaient.

“ Mais, tout à coup, la voix de M. de Ryon ou du marquis de Cerninge s'élevait :

“ — C'est l'heure, André !... Le train va passer ! ”

“ Et c'était alors une dernière, une très longue étreinte dans laquelle ils mettaient toute la force de leur amour.

“ — Au revoir Renée !

“ — A bientôt, André !

“ — Ne m'oublie pas !

“ — Pense à moi souvent... souvent ! ”

“ Encore un baiser... encore un serrement de main... et il était loin !

“ Debout au milieu de la route, toute pâle de chagrin, elle le suivait des yeux jusqu'à ce que l'ombre le lui cachât... ”

“ Et même quand elle ne pouvait plus le voir et qu'elle n'avait plus devant elle que la route déserte, plus devant elle que la nuit, elle restait là, prêtant l'oreille au bruit de ses pas... ”

“ Puis, enfin, de plus en plus ce bruit décroissait, s'éteignait... ”

“ Et plus rien !

“ — Au revoir, André !... Reviens-moi bientôt ! ” lui criait-elle encore.

“ Et le cœur très lourd, parfois même des larmes dans les yeux, avant de rentrer au château elle errait encore longtemps à travers les allées toutes noires du parc.

“ Car c'était comme une consolation... comme un adoucissement à sa profonde tristesse que de repasser dans les mêmes chemins où, tout à l'heure, ils avaient passé ensemble.

“ Et à chaque endroit et à chaque coin où ils s'étaient arrêtés, vers chaque banc où ils s'étaient assis se levait pour elle un souvenir... ”

“ Ici, il lui avait dit tels mots... telles paroles... ”

“ Là, ils étaient restés longtemps silencieux, ne se parlant plus que par leurs regards, plus éloquents que tout ce qu'ils auraient pu se dire... ”

“ Et quand enfin elle rentrait au château, son plus grand bonheur

était de courir au plus tôt s'enfermer dans sa chambre, afin de se retrouver seule et de pouvoir encore penser à lui.

“ Des mois et des mois se passèrent ainsi... ”

“ Puis, un jour, sans qu'elle s'en aperçût, — tant il est vrai que l'amour vous aveugle, — André ne sembla plus le même.

“ Oh ! sans doute, il lui faisait bien toujours les mêmes serments, il lui disait bien toujours les mêmes douces paroles, il paraissait bien avoir toujours pour elle la plus profonde tendresse, mais cependant il y avait moins d'émotion dans sa voix, moins d'emportement dans ses élan.

“ Parfois même il devenait brusquement soucieux, brusquement pensif... ”

“ Parfois aussi, quand elle lui parlait, il avait de brusques tressaillements, comme si elle venait de l'arracher à un rêve, à un songe... ”

“ Et à chaque entrevue qu'ils avaient maintenant, cet étrange changement qui s'était opéré chez André apparaissait plus sensible encore... si sensible que Renée ne put enfin moins faire que de s'en apercevoir.

“ Ce jour-là, elle devint toute pâle, tandis qu'elle sentait un grand frisson lui glacer le cœur... ”

“ Ils venaient encore de s'asseoir dans leur endroit préféré, au pied de ce vieil arbre plusieurs fois séculaire qui les avait si souvent abrités de son ombre.

“ Et tout à coup, comme elle lui parlait à voix basse... comme elle lui disait toute la joie qu'elle éprouvait en pensant à l'avenir de bonheur qui les attendait... à cet avenir qui de plus en plus se rapprochait, elle s'arrêta toute saisie.

“ Elle venait de s'apercevoir qu'il ne semblait pas l'entendre... ”

“ Elle venait de s'apercevoir qu'il semblait bien loin de là, bien loin d'elle... ”

“ Qu'avait-il donc ?

“ A quoi songait-il donc ?

“ Pourquoi demeurait-il donc ainsi le regard fixe et si profondément rêveur ?

“ — André, André, fit-elle en le secouant doucement comme si elle avait voulu le réveiller, André, tu ne m'écoutes pas !... A quoi penses-tu ? ”

“ Alors, tressaillant encore, comme il avait déjà tressailli tant de fois :

“ Si, Renée, je t'écoute, répondit-il vivement. Et à quoi voudrais-tu que je pense si ce n'est à ce que tu viens de me dire ? ”

“ Mais comme elle venait de le regarder plus fixement, plus attentivement encore, ce fut elle qui à son tour tressaillit.

“ — Non, André, tu ne me dis pas la vérité, fit-elle la voix toute tremblante.

“ Voyons, parle-moi franchement... parle-moi comme tu m'as toujours parlé jusqu'à ce jour ?

“ Qu'as-tu ?... Que me caches-tu ?... que t'est-il arrivé que tu veux que j'ignore ? ”

“ — Mais rien, répondit-il. Mais que veux-tu que j'aie à te cacher, à toi surtout, ma chère Renée... à toi que j'aime et qui seras bientôt ma femme ? ”

“ Mais ces mots-là, ces mots qui voulaient être affectueux et tendres, le jeune homme ne les avait plus prononcés avec le même accent qu'autrefois.

“ Et Renée s'en apercevait bien !

“ Alors, prise d'une lourde angoisse :

“ — André, s'écria-t-elle, je t'en supplie, sois sincère !... Je t'en supplie, quand tu ne m'as jamais menti, ne me mens pas aujourd'hui !... ”

“ Dis-moi tout... tout ce que tu as sur le cœur, car moi ta fiancée... car moi qui serai bientôt ta femme, comme tu viens de le dire encore, n'ai-je pas le droit de tout savoir ? ”

“ — Mais c'est de la folie ! s'écria-t-il à son tour, en affectant de prendre un air très gai. Mais que veux-tu que je te réponde, quand je te dis que tu te trompes et que je n'ai rien... absolument rien ! ”

“ — Alors, dit-elle en le regardant toujours fixement, pourquoi n'es-tu plus le même ? ”

“ — Moi ! ”

“ — Pourquoi es-tu si soucieux ?... si absorbé ? ”

“ — Mais je te jure... ”

“ — Enfin, pourquoi as-tu cet air étrange ?... cet air que je ne t'ai jamais vu ? ”

“ — Mais c'est toi, mon enfant, qui es étrange ! dit-il en s'efforçant encore de sourire. Mais c'est toi qui te mets dans la tête des idées si bizarres que je n'y comprends rien !... ”

“ Puis, l'attirant doucement contre son cœur :

“ — Voyons, réfléchis donc, reprit-il, oui, réfléchis donc un peu... Est-ce que, par hasard, tu douterais de moi ? ”

“ — Oh ! André ! ”

“ — Est-ce que par hasard, tu douterais que je t'aime ? ”

“ — Oh ! non, non, André ! ”

“ — Eh bien, si je t'aime, comment pourrais-je ne pas tout te

dire?... comment pourrais-je avoir des secrets pour toi?... Non, non, tu peux être tranquille... parfaitement tranquille, car je ne te cache rien et il ne m'est rien arrivé....

“ Et quant à cet air étrange que tu me trouves, ajouta-t-il, je ne sais avec quels yeux tu me vois aujourd'hui, mais vraiment tu m'étonnes ! ”

“ Et, entre deux baisers :

“ — Dis, me crois-tu ? ... veux-tu me croire ? ”

“ — Oui, puisque tu me jures que j'ai tort.... ”

“ — Oui, je te le jure... oui, je te jure encore que tu te trompes ! Allons, souris-moi !... Ne garde pas ce front si sombre !... Car si je m'apercevais que tu as encore une arrière-pensée, sais-tu ce que je ferais pour te punir ? ”

“ Et comme elle le regardait en souriant :

“ — Eh bien, au lieu de rester ici jusqu'à demain, comme c'était convenu, je m'en irais comme d'habitude, c'est-à-dire dès ce soir même... Est-ce que tu veux que je m'en aille ! ”

“ — Oh ! méchant ! ” murmura-t-elle en lui jetant ses bras autour du cou.

“ Mais cependant André avait beau protester, beau lui jurer qu'elle se trompait, cette nuit-là la jeune fille ne dormit guère.

“ De plus en plus elle sentait grandir en elle une tristesse qu'il lui était impossible de vaincre... une angoisse qui, à chaque minute, la faisait de plus en plus souffrir.

“ Car, malgré tout ce qu'André avait pu lui dire, elle était bien sûre qu'elle ne se trompait pas.

“ Oui, maintenant, il n'était plus le même qu'autrefois... plus ce qu'il était dans les premiers temps de leur amour... ”

“ Alors — oh ! elle s'en souvenait bien ! — son visage rayonnait aussi de joie, resplendissait aussi de bonheur dès qu'ils étaient ensemble... dès que, la main dans la main, ils s'enfuyaient au fond du parc... ”

“ Alors, il ne voyait qu'elle, il ne vivait que pour elle, il ne pensait qu'à elle... ”

“ Alors on sentait en lui un homme plein d'espoir et qui était heureux de vivre... ”

“ Tandis que maintenant... — oh ! elle n'avait pas d'illusion à se faire ! — maintenant il redevenait le même André qu'elle avait vu le front si sombre et l'air si abattu au château de Chaverny... ”

“ Maintenant il semblait encore ne rien voir de ce qui se passait autour de lui et ne plus vivre que dans un rêve... ”

“ Et pourquoi ?... pourquoi ? se demandait la pauvre Renée de plus en plus anxieuse, le cœur de plus en plus oppressé.

“ Oui, pourquoi ce changement si subit qui venait de se faire en lui ? ”

“ Étaient-ce encore les souvenirs du passé qui lui revenaient ? ”

“ Étaient-ce encore les souvenirs de ses malheurs qui l'assaillaient ? ”

“ Et si ce n'était point cela, qu'était-ce donc ? ”

“ Quel était donc le secret qu'André lui cachait, et lui cachait avec tant d'entêtement, avec tant d'obstination ? ”

“ Car il avait eu beau lui dire, beau lui faire le serment qu'elle connaissait toutes ses pensées, comment aurait-elle pu le croire quand tout en lui démentait ses paroles ? ”

“ Oui, tout : son attitude, l'expression de son visage, le son même de sa voix que, par moments, il lui avait semblé ne plus reconnaître ! ”

“ Et sa tristesse de plus en plus grandissait... et c'était une atroce souffrance qui la torturait quand elle était obligée de se dire qu'André manquait de franchise avec elle... ”

“ Aussi, quand enfin le jour parut et qu'elle se leva la tête lourde, le cerveau plein de fièvre, était-elle si pâle qu'elle-même s'en étonna.

“ Croyant que tout le monde dormait encore, elle se glissa doucement hors de sa chambre et descendit dans le parc.

“ Après cette nuit d'insomnie, elle avait besoin de marcher, besoin de grand air et d'espace.

“ Mais, à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle tressaillit.

“ Elle n'était pas seule.

“ Au détour d'une allée, elle venait d'apercevoir le duc de Ryon.

“ Et, dans son grand désir de solitude, peut-être allait-elle l'éviter, mais le vieux gentilhomme qui venait de l'apercevoir à son tour, s'avancait déjà vers elle.

“ — Comment ! déjà debout ? fit-il tout surpris.

“ Mais elle n'avait pas encore répondu qu'il parut plus surpris encore.

“ — Oh ! mais, regardez-moi donc ! dit-il vivement en lui prenant la main.

“ Puis, après un silence, et l'air inquiet :

“ — Comme vous êtes pâle ! reprit-il. Et comme vous semblez triste !... Qu'avez-vous donc, mon enfant ? ”

“ Et comme elle se hâtait de lui répondre qu'elle n'avait rien, qu'il se trompait :

“ — Ne mentez pas, Renée ! fit-il, la voix très douce. Si vous n'avez rien, pourquoi avez-vous pleuré ?... Si vous n'avez rien, pourquoi vois-je encore de grosses larmes dans vos yeux.

“ Et comme, à ces mots, la jeune fille n'avait pu retenir un sanglot :

“ — Voyons, reprit-il de plus en plus ému, prenez mon bras et dites-moi votre chagrin... De quoi s'agit-il ?... Ce n'est pas, je suppose, à cause d'André que vous avez le cœur si gros ? ”

“ Et comme elle venait de tressaillir.

“ — Quoi ! s'écria-t-il tout saisi, c'est à cause de lui !... Oh ! ce n'est pas possible ! Non ce n'est pas possible que vous soyez si triste à cause d'André qui vous aime... ”

“ — Qui m'aimait peut-être ! ”

“ — Que voulez-vous dire ? ”

“ — Mais aujourd'hui j'ai peur, monsieur le duc, oui, j'ai peur qu'André ne m'aime pas... qu'André ne m'aime plus ! ”

“ — Mais c'est de la démence ! s'écria le vieux gentilhomme en la regardant avec stupeur. Mais vous ne pouvez pas penser ce que vous dites !... André ne vous aimerait pas !... André ne vous aimerait plus !... Ah ! s'il vous entendait, comme il vous en voudrait !... qu'elle peine vous lui feriez !... ”

“ — Qui sait ? fit-elle la voix sourde.

“ — Moi, je le sais !... Moi, je vous en réponds !... Moi, je vous le jure !... ”

“ — Alors s'il en est ainsi, pourquoi n'est-il plus le même avec moi ? ”

“ — Plus le même ? ”

“ — Non, plus le même... plus le même, oh ! j'en suis sûre !... ”

“ — Quelle folie.

“ — Oui, voilà ce que j'ai voulu me dire aussi : “ Quelle folie ! ” répondit plus vivement Renée. Mais plus j'ai réfléchi, plus j'ai senti mon anxiété grandir, plus j'ai senti mon angoisse augmenter !... ”

“ Car si vous l'aviez vu hier !... ”

“ — Hier ?... Mais je l'ai vu ! répliqua vivement à son tour, M. de Ryon. Mais hier, comme toujours, il n'avait pour vous que des regards pleins de tendresse... Mais hier, comme toujours, il semblait l'homme le plus amoureux et le plus épris... ”

“ Mais la jeune fille hochait doucement la tête.

“ — Non, monsieur le duc, non, dit-elle, hier, il n'y avait plus entre nous la même intimité et le même abandon... Hier, c'était même à peine s'il m'écoutait... Hier, je le voyais tantôt songer, tantôt tressaillir comme s'il était sous le coup de quelques secrètes pensées... Hier, enfin, je ne le reconnaissais plus... ce n'était plus lui !... ”

“ — Par exemple ! ”

“ — Je vous le jure ! ”

“ — Oh ! vous exagérez, pour sûr, vous exagérez ! dit vivement le vieux gentilhomme. Car enfin, pourquoi André aurait-il ainsi changé et serait-il devenu plus froid avec vous quand il m'a dit au moins cent fois, à moi qui vous parle, qu'il vous adorait et que c'était votre amour, oui, votre amour seul, qui l'avait rattaché à la vie ? ”

“ Et, certes, il n'avait pas besoin de me le dire, je le voyais bien, comme, du reste, votre oncle le voyait bien aussi.

“ Car, en effet, combien de fois avec le marquis n'avons-nous pas été témoins de son émotion quand on parlait de vous... quand seulement l'un de nous deux prononçait votre nom ?... combien de fois ne l'avons-nous pas vu tressaillir et devenir tout pâle de joie rien qu'en entendant votre voix ou seulement le léger froufrou de votre robe ? ”

“ Et vous voudriez que, vous aimant comme il vous aimait, il puisse aussi facilement vous oublier ! ”

“ Et vous voudriez qu'après vous avoir juré un éternel amour il puisse aujourd'hui se parjurer ? ”

“ Et vous voudriez que lui, que j'ai toujours connu si droit, si sincère et si loyal, il soit brusquement, il soit tout à coup tombé assez bas pour se rendre coupable d'une trahison ! ”

“ Et d'une trahison envers qui ?... D'une trahison envers vous !... c'est-à-dire envers l'être qui, avec sa sœur, qui, avec Blanche, lui a été le plus cher ! ”

“ Non, non, non, mille fois non ! ”

“ Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être ! ”

“ Non, non, quand vous aurez de semblables idées, jamais je ne pourrai vous croire ; pas plus d'ailleurs que le marquis, pas plus d'ailleurs que votre oncle lui-même ne vous croirait.

“ Chassez donc vite ces idées-là, mon enfant, et ne vous rendez pas malheureuse par trop d'imagination ! ”

“ C'est un bon conseil que je vous donne et que vous ne regretterez pas plus tard d'avoir suivi... ”

“ — Oh ! si je pouvais vous croire ! dit la jeune fille dont le visage se rassérénait. Oh ! si je pouvais me persuader qu'hier j'ai mal vu et mal compris André, comme je serais heureuse ! ”

“ — Oui, oui, croyez-moi... croyez-moi ! répliqua vivement à son tour M. de Ryon. André vous aime toujours... toujours de même... toujours davantage peut-être !... ”

“ Et avec un sourire plein de malice, il ajouta :

“ — Mais c'est vous qui l'aimez moins ! ”

—Moi !
 —Oui, vous, ma petite Blanche !
 —Moi, monsieur le duc !
 —Oui, c'est vous, puisque vous doutez de lui !
 —Non, non, je n'en doute plus maintenant que vous m'avez parlé... maintenant que vous m'avez rendu toute ma foi, tout mon espoir !

—A la bonne heure !
 —Non, non, je ne veux plus être aussi prompt à m'alarmer et je ne veux plus avoir ces idées impossibles... ces idées dont je rougis presque à présent tant elles sont indignes de moi, indignes de lui !

—Bien dit, mon enfant !... Non, ne parlons plus de cela, n'en parlons plus jamais, et ne pensons plus qu'au moment, qui chaque jour de plus en plus se rapproche, où André nous reviendra enfin complètement, c'est-à-dire qu'au moment où vous serez l'un à l'autre pour toujours, c'est-à-dire qu'au moment que j'appelle aussi de tous mes vœux, où j'aurais l'immense joie, l'immense bonheur de vous voir tous deux agenouillés au pieds du prêtre qui vous bénira... "

Et comme, à ces dernières paroles, il venait de sentir le bras de Renée légèrement tressaillir sous le sien... comme il avait vu ses yeux soudainement briller et ses joues, tout à l'heure si pâles, brusquement se colorer, le vieux gentilhomme reprit, rayonnant et radieux aussi :

—Ah ! cela vous fait quelque chose, mon enfant !... Oh ! il n'y a pas à rougir... il n'y a pas à baisser les yeux... Est-ce que moi-même je ne me sens pas tout ému quand je pense à ce jour que nous attendons tous avec tant d'impatience et qui me paraît si long à venir ?

Car, pour un beau jour, ce sera un beau jour, ma petite Renée !... le plus beau de toute votre vie et l'un des plus beaux de la mienne !

Et plus bas, il ajouta :
 —Et vous avez dû y penser bien souvent, n'est-ce pas ?
 —Oh ! oui ! fit-elle tout bas aussi et avec un sourire.

—Eh bien, cependant, pas plus souvent que moi, je le parierais !... Car, en effet, combien de fois ne me suis-je pas surpris à rêvasser, les yeux pleins de larmes d'attendrissement, comme une vieille bête que je suis... "

—Oh ! monsieur le duc !
 —En songeant à ce grand jour tant désiré, à ce grand jour tant espéré !... "

Et alors avec quel orgueil je vous voyais tous les deux... lui avec sa mine si fière et son regard tout étincelant de joie... vous si belle, si merveilleusement belle sous votre long voile blanc et votre front ceint de la couronne nuptiale !... "

Sur tout le parcours de votre château à l'église, c'était toute une foule d'admirateurs qui se pressaient autour de nous... toute une foule qui, en vous voyant si jeunes et si beaux tous deux, ne pouvait s'empêcher de vous envier... "

Et je voyais l'église pleine de lumières et de fleurs, j'entendais les chants triomphants des orgues, et tout près de moi je voyais aussi mon vieil ami de Cerninge qui semblait rajeuni de vingt ans, mon vieil ami de Cerninge dont le cœur débordait d'émotion... "

Et, le soir, c'était le banquet, le festin, une fête magnifique et princière dans votre parc... "

Et là encore une foule immense vous entourait... une foule d'amis qui tous faisaient les vœux les plus ardents et les plus sincères pour votre bonheur... "

Et vous vous aimiez tant, et on lisait dans vos yeux un si profond, un si immense amour, que tous se sentaient attendris, que tous pensaient :

—Quel radieux avenir les attends !"
 —Eh bien, oui, mon enfant ; eh bien, oui, ma petite Renée, ajouta-t-il en changeant de ton, voilà le rêve que j'ai fait bien souvent... le rêve dont je me suis bien souvent bercé et qui, bientôt, soyez-en certaine, deviendra la réalité... "

Puis, comme il venait de se retourner et de jeter un coup d'œil derrière lui :

Mais n'est-ce pas Laurent que j'aperçois là-bas ? dit vivement le vieux gentilhomme.

—Oui, monsieur le duc.

—Il a l'air de chercher quelqu'un...
 —Peut-être a-t-il à me parler ?... Je vais vous laisser, mon enfant... Et rêvez... rêvez à votre tour... Mais n'avez plus que de beaux songes... mais n'avez plus que de douces pensées !... "

Et, d'un pas rapide, M. de Ryon s'éloigna.
 Il ne s'était pas trompé, c'était bien lui que le vieux soldat cherchait.

—Eh bien, mon brave, dit le duc en l'abordant, est-ce à moi que vous en voulez ?

—Précisément, monsieur le duc.

Et comme celui-ci venait de le regarder :

—Tiens ! tiens ! vous avez l'air tout drôle ce matin, mon bon Laurent ! dit-il tout surpris. Qu'est-ce donc qui ne va pas ?... Qu'avez-vous donc qui vous chiffonne ?

Mais Laurent, prenant un air de plus en plus grave, venait de jeter un long regard autour lui.

Puis, à voix basse :

—Sommes-nous seuls ? demanda-t-il.

—Absolument seuls.

—N'étiez-vous pas tout à l'heure avec Mlle Renée ?

—Je la quitte à l'instant... Mais Renée ne peut pas nous entendre... Et quant à André, il doit être encore dans sa chambre... Mais quel air de mystère ! ajouta en souriant le vieux gentilhomme. De quoi s'agit-il donc ?

Puis, passant vivement son bras sous celui du vieux soldat :

—Voyons, mon ami, reprit-il, ça ne va pas et vous avez quelque chose sur le cœur... "

—C'est vrai !

—Eh bien, parlez... Faites-moi vos confidences... Il s'agit ?

—Il s'agit de lui, M. le duc.

—De lui ?

—De M. André... "

Le duc avait tressailli.

—Ah !... Et bien ! fit-il.

—Eh bien, je suis très inquiet, car M. André n'est certainement plus le même... car M. André a certainement quelque chose qu'il nous cache... "

—Qui vous fait supposer cela ? demanda M. de Ryon, la voix un peu sourde.

—D'abord, hier, j'avais été frappé de son attitude, répondit Laurent, très frappé de lui voir des allures qui n'étaient plus du tout les siennes... plus du tout celles auxquelles depuis quelque temps nous sommes habitués... "

—C'est étrange ! pensa le duc. Lui aussi me tient le même langage que Renée !... lui aussi a les mêmes idées qu'elle !

—Car M. André, qui aurait maintenant tout pour être heureux, reprit le vieux soldat, était hier aussi sombre et aussi triste qu'il l'était dans les derniers temps que je vivais avec lui au château de Chaverny... Car s'il prenait un air dégagé et souriant quand il se trouvait auprès de vous ou auprès de M. le marquis de Cerninge, dès qu'il pouvait se croire seul son visage se changeait, et changeait même si étrangement qu'il n'était plus le même homme... "

—Lui en avez-vous fait la remarque ?

—Oui.

—Et que vous a-t-il répondu ?

—Il a joué l'étonnement... Il s'est mis à plaisanter et à rire... Mais son rire sonnait faux et il était tout embarrassé.

—Est-ce tout ?

—Non, M. le duc, car si hier je ne pouvais avoir que des soupçons, aujourd'hui j'ai la preuve que je ne m'étais pas trompé... aujourd'hui j'ai la preuve qu'il y a bien quelque chose de nouveau dans l'existence de M. André."

M. de Ryon venait de relever brusquement la tête.

—Quelle est cette preuve ? dit-il.

—Oh ! une preuve certaine !... une preuve évidente !

—Laquelle ?... Parlez vite, mon ami !

Et le front du vieux gentilhomme de plus en plus s'assombrissait... et de plus en plus maintenant il se sentait à son tour plein d'inquiétude.

—Vous savez, M. le duc, reprit Laurent au bout de quelques secondes de silence, que ma chambre est à côté de celle de M. André ?

—Oui ! oui !

—Or, d'habitude, à peine M. André a-t-il échangé avec M. le marquis de Cerninge et avec vous la dernière poignée de mains... à peine a-t-il donné un dernier baiser à sa fiancée... à peine est-il rentré chez lui qu'il s'endort tout de suite du sommeil le plus calme et le plus paisible... "

Mais il n'en a pas été de même cette nuit... "

—Ah !

—Pendant très longtemps je l'ai entendu marcher... marcher du pas lourd et saccadé d'un homme plein de fièvre... "

Puis, tout à coup, plus rien !

Peut-être s'était-il souvenu de moi... c'est-à-dire souvenu que j'étais là, tout près de lui, et que je pouvais l'entendre ?

Cependant, à certains bruits très légers qui me parvenaient encore de temps à autre, j'étais certain qu'il ne dormait pas, certain qu'il devait veiller encore... "

Alors, comme je voulais en avoir le cœur net, tout à coup je me suis levé, puis, me glissant à pas de loup jusqu'au mur, j'ai prêté l'oreille, j'ai écouté... "

D'abord, pendant un long moment, je n'entendis plus rien... et le silence était même si profond que j'allais finir par regagner mon lit en me disant que je perdais mon temps et qu'il avait dû très probablement se recoucher, quand, soudain, je tressaillis.

—Avais-je bien entendu ?

—Ne me trompé-je pas ?

—Est-ce que ce que je croyais entendre à présent ne ressemblait pas à des cris, à des sanglots étouffés ?

—A des cris?... à des sanglots! s'écria le vieux gentilhomme tout saisi.

—Attendez!... attendez, M. le duc!... Oh! d'abord je ne voulais pas le croire... je ne le crus pas... M. André pleurer comme une femme!... M. André sangloter comme un enfant!... Est-ce que je ne rêvais pas?... Est-ce que je n'étais pas fou?

—Et cependant ces cris, ces sanglots, je les entendais bien, j'en étais sûr!

—Mais si de ma chambre je pouvais entendre le bruit qui se faisait dans celle de M. André, il m'était impossible de rien voir de ce qui s'y passait....

—Alors très doucement j'entr'ouvris ma porte, puis, étouffant le bruit de mes pas, à pas de loup toujours, je me rapprochai de la sienne....

—Un large filet de lumière filtrait à travers le trou de la serrure, et tandis que je m'avançais, j'entendais toujours les mêmes cris sourds, les mêmes sanglots très lourds....

—Un moment, j'eus comme un scrupule.

—Qu'allais-je faire?

—Comment, moi Laurent, allais-je m'abaisser jusqu'à espionner, jusqu'à moucharder mon jeune maître?

—Mais comme je savais bien que ce n'était pas une coupable curiosité qui me poussait et que je n'agissais ainsi que parce que je l'aimais, je finis enfin par me décider... je finis enfin, tout en retenant mon souffle, par glisser un coup d'œil dans la chambre....

—Ah! M. le duc, continua avec émotion le vieux soldat, comment vous dire ce que j'éprouvai, ce que je ressentis alors!

—Comment vous faire comprendre ma surprise et mon étonnement!

—Comment vous donner une idée de l'étrange scène que j'avais sous les yeux!

—Assis à sa table et le front tombé dans ses mains, M. André pleurait, sanglotait éperdument....

—André!

—Oui, M. André!... Et ses sanglots étaient si lourds, si déchirants et si désespérés que personne n'aurait pu les entendre sans se sentir aussi ému que moi... que personne n'aurait pu les entendre sans se sentir comme moi, remué jusqu'au fond de l'âme... jusqu'au fond des entrailles....

—Puis, enfin, comme tout à coup il venait de se lever, puis de se mettre à marcher très lentement, très doucement à travers la chambre, je ne pus m'empêcher de tressaillir encore....

—Car jamais, non, jamais, je ne lui avais vu ce visage!

—Non, pas même quand sa mère, quand Mme la comtesse de Chaverny était morte en lui donnant un dernier baiser; non, pas même quand on nous avait rapporté son pauvre père n'ayant plus qu'un souffle de vie; non, pas même quand éperdu, et fou de douleur, il avait reçu les derniers adieux de sa sœur; non, moi qui depuis tant d'années ne l'ai jamais quitté, à aucun moment je ne l'avais vu aussi livide, aussi défait, aussi effrayant!

—Et c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas m'en aller, et bien qu'à chacun de ses sanglots je devinsse presque aussi pâle que lui... bien que sa douleur, qui ressemblait presque à de la folie, me fit un mal atroce, toujours je restais là, l'épiant et le guettant, dans la pensée qu'un mot, qu'un cri pourrait peut-être lui échapper qui m'éclairerait sur cet étrange mystère....

—Mais rien... ou plutôt quelques mots prononcés de temps à autre d'une voix si faible, d'une voix si sourde qu'il m'était impossible de les comprendre, impossible de les traduire....

—Cependant, à un certain moment, il me sembla — oh! je ne puis rien affirmer, je ne puis rien certifier....

—Dites!... dites tout de même, Laurent? fit vivement et anxieusement le vieux gentilhomme.

—Car peut-être ai-je mal compris?... Car peut-être est-ce une illusion que je me suis faite?....

—Oui, oui!... Mais dites... dites-moi tout!

—C'est entre nous, monsieur le duc!

—Vous avez ma parole!

—Eh bien, à un certain moment, j'ai cru saisir entre toutes ces paroles entrecoupées, parmi tous ces mots à peine murmurés, une phrase où il était question de sa fiancée, où il était question de Mlle Renée....

—De Renée?

—Oui, monsieur le duc.

—Il a dit son nom?

—J'ai cru l'entendre.

—Et le reste?... que disait-il encore?... Le sens de la phrase?

—Je crois que la phrase était celle-ci: "Pardonne-moi Renée, pardonne-moi!"

—M. de Ryon était devenu plus blanc qu'un linge.

—Un affreux soupçon lui venait.

—Est-ce que Renée ne s'était pas trompée?

—Est-ce que, réellement, la pauvre enfant avait à craindre pour son amour?

—Est-ce que, chose qui paraissait incroyable, chose qui semblait impossible, André était capable de le trahir comme ce misérable Julien avait trahi Blanche?

—Est-ce qu'enfin André, qu'il avait toujours cru un homme d'honneur... André, dont tout à l'heure encore il vantait la loyauté à Renée... André qu'il aimait comme un fils était capable d'une pareille lâcheté, d'une pareille infamie?

—Oh! non, je ne suis pas fou... je le calomniais! se disait le vieux gentilhomme de plus en plus pâle, de plus en plus saisi, et qui, malgré tout, essayait vainement de se rassurer.

—Car, en effet, que pouvaient signifier ces paroles que Laurent avait entendues: "Pardonne-moi, Renée, pardonne-moi!" Sinon que, dans un moment de remords, André suppliait la jeune fille de lui pardonner s'il l'avait oubliée et s'il ne l'aimait plus?

—Et s'il ne l'aimait plus et s'il était en proie à une telle lutte intérieure et à une si terrible crise morale, c'était donc qu'il en aimait une autre!

—Oui, ce doit être cela! se disait le duc consterné, accablé. Oui, s'il pleurait ainsi, c'est qu'il se débattait entre son honneur et son devoir!... S'il pleurait ainsi, c'est qu'il ne pouvait faire taire les reproches de sa conscience?

—Et moi qui, tout à l'heure, rassurais cette enfant... cette pauvre Renée!....

—Et moi qui ne voulais pas la croire et qui lui parlais d'avenir, de joie, de bonheur!

—Oh! quelle chose affreuse, épouvantable, si elle était vraie!

—Oh! quel coup terrible pour elle! et quel coup de foudre aussi pour le marquis?

—Et passant fiévreusement la main sur son front:

—Et après?... après, Laurent? reprit-il brusquement, la voix rauque. Que savez-vous encore?... que pouvez-vous me dire encore?

—Plus rien, monsieur le duc, répondit celui-ci, car j'avais si peur que M. André me surprenne derrière sa porte que je suis bien rentré chez moi....

—Mais je vous avoue qu'il m'a été impossible de fermer l'œil de la nuit....

—Toujours il me semblait entendre les mêmes plaintes, les mêmes sanglots.

—Toujours je voyais devant mes yeux le visage si pâle et si douloureux de M. André....

—Et je pensais aussi à vous... à vous qui avez pour mon jeune maître une si sincère amitié, une si profonde affection....

—Aussi, dès que j'ai vu enfin le jour paraître... ce jour, que j'avais attendu avec tant d'impatience et tant de fièvre, me suis-je levé d'un bond, dans la pensée de me mettre immédiatement à votre recherche....

—Monsieur le duc, me disais-je, est très matinal; peut-être est-il déjà dans le parc?

—Et en effet, comme je venais d'y descendre, je vous aperçûs bientôt au bout de l'allée que je suivais....

—Mais vous donniez le bras à Mlle Renée, et je ne voulais pas me présenter devant elle.

—Et c'est alors que vous m'avez aperçu à votre tour, vous guettant de loin....

—Puis, tandis que M. de Ryon demeurait tout songeur:

—Je vous en prie, monsieur le duc, reprit le vieux soldat, pas la moindre allusion à ce que je viens de vous dire, ou tant au moins que ce ne soit pas moi qui soit en jeu....

—Oui, oui, soyez tranquille, mon bon Laurent, je ne vous compromettrai pas....

—Et tâchez de le voir, n'est-ce pas? tâchez de lui parler... Le pauvre garçon doit horriblement souffrir; et qui sait si quelques bons conseils et quelques bonnes paroles de vous ne lui rendraient pas le calme dont il a si grand besoin?....

—Mais un amour sourit venait de plisser les lèvres du vieux gentilhomme.

—Puis la voix brusque et l'air résolu:

—Oh! oui, certes, je le verrai!... Oh! oui, certes, je lui parlerai! dit-il. Et pas plus tard que tout à l'heure....

—Mais en attendant, ajouta-t-il plus doucement, laissez-moi, mon brave, laissez-moi seul... J'ai besoin de réfléchir....

—Et, très lentement, le duc s'éloigna, la tête baissée, s'enfonçant dans les allées où il était sûr de ne pas rencontrer Renée.

—Cependant, tandis que cette scène se passait entre M. de Ryon et le vieux soldat, André, qui avait passé dans l'horrible crise que nous savons, la moitié de la nuit, André, à son tour, venait de se lever.

—Ecartant les rideaux de sa fenêtre, il avait d'abord jeté dans le parc un coup d'œil distrait; puis, revenant dans sa chambre, il avait repris sa marche lente et lourde, songeant, réfléchissant....

—Et de même que durant la nuit... de même qu'au moment où Laurent était derrière sa porte, de ses lèvres s'échappaient encore, à peine murmurées, les mêmes paroles étranges:

—Pardonne-moi, Renée, pardonne-moi!

“Et alors tout son visage prenait une telle expression de douleur, une telle expression de souffrance, qu'il eût été impossible de le voir sans le plaindre...”

“Mais le nom de René... mais le nom de sa fiancée n'était pas le seul qu'il murmurait :

“Un autre nom encore s'échappait de ses lèvres... un autre nom de femme !

“Et ce nom-là... ce nom qu'il avait dit aussi la veille quand Laurent l'épiait, mais que celui-ci n'avait pas entendu... ce nom-là, quand il le prononçait, secouait tout le corps d'André d'un long frisson.

“—Diana !... Diana !” disait-il lentement, tandis que dans ses yeux voilés par les larmes, soudain s'allumait un éclair.

“—Diana !... Diana !” répétait-il encore.

“Puis, brusquement, comme entraîné malgré lui, il courait vers un petit meuble qui lui servait de secrétaire et en retirait un portrait qu'il regardait ou plutôt contemplait longuement, de plus en plus tremblant, de plus en plus frissonnant.

“C'était le portrait d'une femme très jeune et si belle que les plus belles eussent pâli devant elle.

“Mais cependant, si merveilleusement belle qu'elle fût, cette créature restait énigmatique et inquiétante.

“Très brune, ce n'était point, comme René, une beauté poétique et touchante, mais une beauté qui avait quelque chose de si profondément troublant, qu'en même temps qu'elle vous attirait et vous fascinait, elle vous faisait courir dans les veines un frisson de peur, comme si cette femme, sous tant de charme et de grâce resplendissante, devait cacher une âme ténébreuse, un de ces êtres qui portent malheur à tous ceux qui les aiment.

“Et André, de plus en plus ému, s'oubliait dans la contemplation de ce portrait, quand tout à coup, il tressaillit.

“On venait de frapper doucement à sa porte.

“D'un geste rapide, il rejeta le portrait dans le tiroir du petit meuble, et très étonné il se retourna :

“—Entrez !” dit-il.

“Un domestique parut.

“C'était le valet de chambre de M. de Ryon.

“—M. le duc, dit cet homme, m'envoie demander à monsieur si monsieur peut le recevoir ?...”

“—Monsieur le duc !

“—Oui, monsieur.

“—Mais, certainement,” répondit André, de plus en plus surpris.

“Et resté seul :

“—Quest-ce que cela veut dire ? se demanda-t-il. Pourquoi ces allures si solennelles !... Pourquoi le duc, qui se présente toujours si familièrement chez moi, fait-il aujourd'hui tant de façons !

“Et brusquement saisi :

“—Est-ce que René lui aurait fait part de ses craintes ?... Eso-ce qu'il viendrait me parler d'elle ?” se demanda-t-il encore.

“Puis, après quelques secondes de réflexion :

“—Non, non ! se dit-il, René était complètement rassurée quand je l'ai quittée hier soir ; et d'ailleurs eût-elle été reprise par ses soupçons et eût-elle encore douté de moi qu'elle est trop fière pour aller se plaindre...”

“Alors qu'est-ce donc, et que peut-il y avoir de si grave pour que M. de Ryon pronne avec moi ses grands airs de gentilhomme ?”

“Et soudain, il tressaillit encore.

“Un pas lent et léger venait de se faire entendre au fond du couloir.

“C'est lui !” se dit André.

“Et pour la première fois de sa vie, il appréhenda de se trouver en présence de ce vieil ami de sa famille, en présence de cet homme qui l'aimait comme un père...”

“Quelques secondes s'écoulèrent, puis le vieux gentilhomme apparut sur le seuil.

“—Bonjour, André, dit-il, la voix un peu sourde.

“—Bonjour, M. le duc,” répondit le jeune homme qui se sentait de plus en plus troublé.

“M. de Ryon referma la porte, fit quelques pas, puis après avoir regardé fixement André :

“—Voulez-vous que nous causions ? dit-il. Asseyez-vous !

“André essaya de sourire.

“—Je ne vous reconnais plus, M. le duc, dit-il. Jamais je ne vous ai vu un air aussi grave...”

“—C'est que ce que j'ai à vous dire est en effet très grave, répondit lentement M. de Ryon. Mais nous y viendrons tout à l'heure... Permettez-moi d'abord de vous demander de vos nouvelles...”

“—De mes nouvelles ?

“—Oui, car vous êtes si pâle, ce matin, que, sans doute, vous êtes souffrant ?...”

“—Mais pas le moins du monde !

“—Cependant, regardez-vous dans cette glace !”

“Et comme le jeune homme venait de se soulever et de jeter un coup d'œil dans la glace qui se trouvait en face de lui :

“—Est-ce vrai ? dit le duc.

“—En effet, répondit André d'un air embarrassé. Mais je vous assure pourtant que je ne me suis jamais mieux porté...”

“—Et l'on dirait que vous avez pleuré ?

“—Pleuré ?

“—Vous avez les yeux tout rouges... Regardez-vous encore !

“—Un peu d'insomnie peut-être, dit le jeune homme dont le trouble venait d'augmenter encore.

“—Oui, comme vous dites, un peu d'insomnie... une insomnie qui a duré toute la nuit...”

“—Que voulez-vous dire ?

“—Je veux dire que toute la nuit vous avez veillé !... Je veux dire que toute la nuit vous avez marché dans votre chambre... Je veux dire que toute la nuit vous avez pleuré et sangloté...”

“André n'avait pu s'empêcher de pâlir.

“—Quelle plaisanterie ! fit-il.

“—Oh ! je ne plaisante pas... vous le savez bien !

“—Mais c'est absurde !... Mais qui a pu vous dire cela ?

“—Personne.

“—Alors ?

“—Mais c'est moi qui vous ai vu !... mais c'est moi qui vous ai entendu !

“—Vous ! fit avec un tressaillement le jeune homme.

“—Oui, moi.

“—J'avoue que je ne comprends plus !

“—Parce que vous ne voulez pas comprendre...”

“—Monsieur le duc !

“—Mais c'est cependant bien simple !... Vous savez que j'ai le sommeil très léger, ce qui n'est pas surprenant à mon âge...”

“Or cette nuit, j'ai eu, moi aussi, une longue insomnie, et comme j'étouffais entre mes quatre murs et qu'il faisait un temps superbe, un temps magnifique, je suis descendu dans le parc avec l'intention d'y trouver le calme qui me fuyait...”

“Et j'y étais depuis environ une demi-heure, quand, en revenant du côté du château, mon regard se porta par hasard sur votre fenêtre.

“Et quelle ne fut pas ma surprise, quel ne fut pas mon étonnement, quand, à travers la persienne que vous aviez eu cependant la précaution de fermer, j'aperçus de la lumière...”

“De la lumière à deux heures du matin !

“De la lumière au milieu de la nuit !

“Vous conviendrez que cela pouvait me paraître étrange !

“Et comme André ouvrait la bouche pour parler, le duc l'interrompit vivement d'un geste, puis avec un sourire où il y avait de l'amertume et de la tristesse :

“—Taisez-vous !... taisez-vous ! dit-il. Ne m'interrompez pas... Evitez-vous un mensonge...”

“—Un mensonge !

“—Oui, un mensonge !... car je sais que vous me mentiriez...”

“—Oh ! M. le duc !

“—D'ailleurs, quand j'aurai fini de parler, vous pourrez me répondre... mais j'ai bien peur que vous ne me répondiez pas...”

“Je continue donc.

“Je venais de voir par hasard de la lumière chez vous à cette heure indue, et j'en étais resté très étonné.

“Que peut donc bien faire André ? me demandai-je. Pourquoi donc veille-t-il si tard ?

“Et ce qui achevait de m'intriguer, et ce qui ajoutait encore à ma surprise, c'était une remarque que j'avais faite dans la journée.

“—Quelle remarque ?

“—J'avais cru m'apercevoir plusieurs fois que vous n'aviez pas du tout l'esprit à ce qu'on vous disait, et que vous étiez, la plupart du temps, profondément absorbé...”

“—Moi !

“—Profondément pensif et rêveur.

“—Voyons, M. le duc...”

“—Laissez-moi continuer...”

“—Voyons, vous ne parlez pas sérieusement !... Pourquoi aurais-je pu être, comme vous venez de le dire, si profondément absorbé ? pourquoi aurais-je pu être si pensif et si rêveur ?

“—C'est ce que j'ignore, dit froidement M. de Ryon.

“—Et moi aussi, fit vivement le jeune homme, car je vous jure que j'étais hier ce que je suis tous les jours... car je vous jure que je n'avais aucune raison pour avoir l'attitude que vous me prêtez.

“—Passons ! dit froidement M. de Ryon. Mais, enfin, je tenais à me renseigner... à savoir pour quelle raison vous pouviez bien veiller si tard... Et alors — vous voyez que je ne m'en cache pas — je pris très résolument le parti de venir vous espionner...”

“—Ah !

“—Oui, j'eus cette pensée-là, et elle ne m'était pas plutôt venue que je la mis à exécution...”

“Je rentrai donc au château et sans la moindre hésitation, sans

le moindre scrupule, je me glissai comme un voleur jusqu'à votre porte...

"Et alors ce que j'ai vu m'a rempli d'une telle surprise que j'en suis resté comme foudroyé..."

"Et alors ce que j'ai vu m'a causé un tel saisissement que je n'en suis pas encore remis, que je n'en suis pas encore revenu..."

"D'abord, je vous avais aperçu ici, à cette table-là, la tête dans vos mains, comme un homme écrasé et anéanti, comme un homme qui souffre d'une si terrible douleur qu'il ne peut en supporter le poids..."

"Pais, brusquement, vous vous levez, et vous vous mettez à marcher, à marcher, à marcher encore..."

"Jusqu'à ce moment-là, je n'avais pu entrevoir votre visage, mais dès qu'il m'apparait, c'est à peine si je peux retenir un cri..."

"Car l'homme que je voyais... cet homme d'une pâleur si livide et dont les yeux étincelaient de fièvre, non, ce n'était pas André de Chaverny!... non, non, ce n'était pas le fier jeune homme que j'aimais!... non, ce n'était pas le rayonnant fiancé de Renée!"

"Ce n'était plus que son spectre, que son fantôme, que son ombre!... Ce n'était plus qu'un malheureux terrassé par un immense chagrin!... par un immense remords peut-être!"

"—Par un immense remords! s'écria André en pâlisant. Et quel remords voudriez-vous que je puisse avoir?"



Elle venait de le prendre par la main et de le faire asseoir auprès d'elle.

"—Oui, voilà, en vous entendant gémir et en vous voyant pleurer, la première pensée qui m'est venue, continua le duc sans s'arrêter à la question du jeune homme.

"Et cependant quel chagrin pouviez-vous avoir maintenant que vous aimez et que vous êtes aimé... maintenant que les joies du présent ont dû effacer les souvenirs du passé... maintenant que la vie nouvelle qui va bientôt commencer pour vous s'annonce si belle et si riche de promesses qui se réaliseront?"

"Et si ce n'était pas le chagrin qui pouvait aujourd'hui vous accabler ainsi, quel était donc, en effet, comme vous venez de le dire, le remords que vous pouviez avoir?"

"—Oui, lequel?... lequel? fit vivement André, en essayant de raffermir sa voix.

"—Et c'était là ce que je cherchais... c'était là ce que j'aurais voulu deviner quand, tout à coup, je compris; quand tout à coup, je me sentis bondir de colère..."

"Car vous veniez de laisser échapper le secret de votre âme!"

"Car vous veniez de crier ce remords contre lequel vous cherchiez vainement à vous défendre!"

"Car, entre deux sanglots, ces mots qui me disaient tout, ces mots qui m'apprenaient tout, avaient jailli de vos lèvres:"

"—Pardonne-moi, Renée, pardonne-moi!"

"Malgré lui, André venait de courber la tête.

"—Est-ce vrai?... Est-ce que je me trompe?... Est-ce que vous n'avez pas eu ce cri-là? reprit vivement le duc regardant très fixement le jeune homme. Et ces mots-là, ces paroles étranges, je le demande à votre loyauté et à votre franchise, que pourraient-ils dire, que pourraient-ils signifier, sinon que la pauvre enfant a eu tort de placer tout son espoir et toute sa confiance en vous?... sinon que votre cœur a changé?... sinon que vous ne l'avez jamais aimée, puisque déjà vous ne l'aimez plus?"

"—Monsieur le duc! protesta faiblement André.

"—Mais si vous ne l'aimez plus, c'est que vous en aimez une autre! ajouta avec force le vieux gentilhomme.

"—Non! non!"

"—Oh! ne dites pas non!... Et regardez-moi!... Vos yeux me fuient!... Vous avez honte de vous!..."

"—Oh!"

"—Oui, honte de vous!... honte de votre parjure!... honte de vous dire que vous, André de Chaverny, vous ne valez pas mieux que Julien d'Argelle!..."

"Et comme, à ce nom-là... comme au nom du misérable dont la trahison avait tué sa sœur, André avait brusquement tressailli:"

"—Non, pas mieux! s'écria avec une autorité grandissante le vieux gentilhomme, non, pas mieux! Et de même que Julien a tué Blanche, vous allez, vous, tuer Renée!..."

"—Duc!"

"—Et votre remords, c'est cela!... Et votre remords, le voilà!... Et voilà pourquoi vous étiez si pâle et si défait cette nuit!... Et voilà pourquoi vous aviez cet air hagard et plein de folie!... Et voilà pourquoi vous pleuriez, pourquoi vous sanglotiez, pourquoi vous ne pouviez vous empêcher de vous écrier:"

"—Pardonne-moi, Renée, pardonne-moi!"

"Et la voix toute tremblante de colère:"

"—Oh! je ne sais pas ce que fera Renée, reprit au bout de quelques secondes M. de Ryon. Je ne sais pas si elle vous pardonnera... Oui, peut-être!... Les femmes sont si généreuses qu'elles pardonnent souvent à leurs bourreaux!... Voyez plutôt Blanche... voyez plutôt cette enfant aimant jusqu'à son dernier soupir, jusqu'à son dernier souffle, le lâche qui l'avait désespérée, l'infâme qui l'avait reniée!..."

"Mais ce que je sais bien, c'est que, malgré toute l'affection et toute l'amitié que j'ai pour vous, moi je ne pourrais vous pardonner!... mais ce que je sais bien, c'est qu'à partir du jour où vous seriez capable d'une pareille trahison, le duc de Ryon ne connaîtrait plus André de Chaverny!"

"Aussi n'est-ce plus seulement au nom de votre fiancée... au nom de la pauvre jeune fille dont vous avez tout l'avenir et tout le bonheur entre vos mains, que je vous parle, ajouta le vieux gentilhomme qui faisait d'immenses efforts pour surmonter son émotion, mais c'est aussi en mon nom, c'est-à-dire au nom de votre meilleur et de votre plus ancien ami..."

"Oui, c'est pour moi maintenant que je vous prie!... c'est pour ma vieillesse dont vous étiez l'espoir et la joie que je vous demande grâce!"

"Ressaisissez-vous, André!... Arrachez de votre cœur cet amour impossible... cet amour auquel vous ne pouvez penser sans devenir un malhonnête homme!... Et revenez à Renée... revenez à nous qui vous aimons d'une si profonde tendresse, d'un si profond amour!"

"Dites-vous quelle serait la douleur, quelle serait l'horrible souffrance de cette enfant, si elle devait retomber du haut de ses rêves!... si elle devait renoncer à cet avenir que vous lui avez si souvent promis... à cet avenir si heureux et si brillant qui déjà l'éblouit!"

"Rappelez-vous avec quelle force elle vous aime!... Rappelez-vous qu'elle a déjà failli mourir parce qu'elle se croyait condamnée à vivre à tout jamais sans vous... à tout jamais loin de vous!... Rappelez-vous que d'un mot vous pouvez la foudroyer ou la rendre la plus heureuse des femmes!"

"Enfin, songez aussi au marquis de Cerninge... à cet homme qui vous aime autant que je vous aime... à cet homme qui a une grande confiance en vous... à cet homme que l'oubli de vos serments pourrait peut-être tuer aussi!..."

"Et la voix plus douce encore:"

"—Eh bien, vous m'avez entendu, André? fit le duc. Que me dites-vous?... Que me répondez-vous?"

"—Que vous avez tort! dit le jeune homme d'une voix sourde.

"—Tort?"

"—Oui, tort d'interpréter ainsi mon chagrin... d'interpréter ainsi ma douleur... Oui, tort de croire que, si je souffre, c'est que je n'aime plus Renée..."

"Très pâle, M. de Ryon venait de se lever et de se mettre à marcher fiévreusement à travers la chambre.

"—Car, ajouta André, pour avoir cette tristesse qui vous étonne... cette immense tristesse qui, cette nuit, a pesé lourdement sur mon cœur, ne puis-je avoir d'autres raisons que vous ignorez... d'autres

raisons que je ne puis dire aujourd'hui, mais que, certainement, plus tard....

—Assez !... Assez ! s'écria impérieusement le vieux gentilhomme, en se retournant d'un bond. A quoi bon mentir, quand tout me dit que vous mentez !... A quoi bon mentir, quand tout en vous dénonce la fausseté de vos paroles ?... Et puis....

—Mais, brusquement, il se tut.

—Son regard venait de se porter par hasard sur le petit meuble qui servait de secrétaire à André, et là, il venait d'apercevoir le portrait que le jeune homme avait quelques instants auparavant si longuement contemplé... le portrait qu'André avait cru rejeter dans le tiroir, mais qui, lancé avec trop de précipitation, était retombé, sans qu'il s'en aperçût, sur la tablette du meuble.

—Et le duc, qui, à la vue de ce portrait, avait d'abord brusquement tressailli, devenait de plus en plus étrange à voir.

—Il n'était plus pâle, mais livide, et tous ses traits se crispaient, tout son corps tremblait.

—Livide aussi, André venait de se lever vivement, et son regard plein d'anxiété ne quittait plus de Ryon.

—Et il y eut alors, entre les deux hommes, un silence profond, un silence terrible.

—Toujours penché sur le portrait, le duc avait maintenant tantôt un sourire sarcastique, tantôt un éclair dans les yeux.

—Enfin, se retournant lentement vers André et la voix très sourde :

—Eh bien, fit-il en montrant le portrait, qu'avez-vous à répondre encore ?

—Et comme le jeune homme se taisait, anéanti :

—La rivale de Renée, n'est-ce pas ? reprit-il la voix de plus en plus sourde et tout frémissant d'indignation. Vos nouvelles amours !... Tous mes compliments, mon cher, car la gueuse est vraiment jolie !...

—Duc !

—Oh ! merveilleusement jolie, il faut en convenir, continua le vieux gentilhomme, toujours très doucement et avec le même sourire ironique, le même sourire méprisant. Mais si cette femme est belle, il y a en elle je ne sais quoi d'étrange, je ne sais quoi de mystérieux et de troublant qui, à votre place, m'inquiéterait... Qu'en pensez-vous ?

—Et comme André se taisait toujours :

—Mais il est vrai que l'amour est aveugle, reprit le duc de sa voix mordante, et sans doute ne l'avez-vous pas bien vue ?

—Eh bien, moi, c'est en vain que sur ce front je cherche un rayon de vraie jeunesse... c'est en vain que dans ce regard je cherche une étincelle de l'âme....

—Non, non, cette femme ne doit pas avoir d'âme !... cette créature ne doit pas avoir de cœur !

—Et tandis qu'André se mordait les lèvres pour ne pas répondre :

—Oh ! une belle conquête, assurément, reprit encore M. de Ryon, mais dont vous feriez bien de vous méfier... Car, si je ne me trompe, cette femme-là pourrait vous mener loin... très loin... aussi loin qu'elle en a mené d'autres !

—Puis, comme André n'avait pu s'empêcher de tressaillir :

—Et beaucoup d'autres ! poursuivit le vieux gentilhomme avec un accent de plus en plus singulier, de plus en plus étrange. Oh ! ne me regardez pas avec cet air éfaré !... Oui, je vous le dis, cette femme porte malheur !... cette femme a derrière elle bien des drames sombres... bien des drames terribles !...

—André venait de le regarder, tout stupéfait, tout saisi.

—Oui, cette femme est fatale à tous ceux qui l'aiment !... Oui, cette femme, si elle ne vous prend pas un jour votre vie, vous prendra sûrement votre honneur... elle vous le prend déjà !...

—Duc !

—Oui, elle vous déshonore déjà, puisque d'un loyal garçon que vous étiez, elle fait déjà de vous un parjure et un traître !

—Duc !... Duc !

—Et ce n'est pas fini !... La pente sur laquelle vous êtes est glissante et vous la descendrez jusqu'au bout... jusqu'au fond de l'abîme !

—Mais André venait d'éclater, c'est-à-dire de se trahir.

—Est-ce vous qui parlez, duc ! s'écria-t-il, pâle de colère. Est-ce vous, un gentilhomme, qui calomniez, qui insultez ainsi une femme sans la connaître ?...

—Sans la connaître !

—Un éclair venait d'étinceler dans le regard de M. de Ryon ; puis, très lentement, et toujours avec son sourire si étrange, son sourire si mystérieux :

—Sans la connaître ? répéta-t-il. Qu'en savez-vous ?

—André venait de se redresser.

—Eh bien, voulez-vous que je vous la nomme ? — Diana ?

—Oui ! s'écria le jeune homme, qui resta comme foudroyé.

—La fille de la comtesse Villani ?

—Oui !

—Sa mère, encore jeune... très belle aussi ?...

—Oui !

—Veuve depuis longtemps ?

—Oui !

—Très riche... immensément riche ?

—Oui !

—Une des plus grandes, une des plus nobles, une des plus illustres familles de la colonie italienne ?

—Oui !

—Des palais à Naples, à Venise, à Florence ?

—Oui !

—Un hôtel superbe... un hôtel magnifique aux Champs-Élysées ?

—Oui !

—Une demeure d'un luxe inouï, d'un luxe insensé, et où l'on donne des fêtes princières, des fêtes royales ?

—Oui !

—Est-ce bien cela ?

—Oui ! oui !

—Est-ce bien cela ?

—Oui ! oui ! répondit encore André qui demeurait de plus en plus étonné, de plus en plus saisi.

—Mais le duc venait d'avoir encore un sourire énigmatique, puis, la voix lente :

—Eh bien ! non, c'est ce qui vous trompe ! dit-il ; eh bien ! non, ce n'est pas cela !...

—Et comme le jeune homme le regardait, ne comprenant plus :

—Cela, reprit très tranquillement, très posément le vieux gentilhomme, dont la voix venait de prendre encore une fois une nuance d'inexprimable mépris, cela, c'est l'histoire qui a couru tout Paris... cela, c'est l'histoire que tout le monde connaît et que tout le monde raconte... mais ce n'est qu'une légende et non pas la véritable histoire...

—La vérité pure, la vérité vraie, la vérité que personne ne soupçonne, c'est que la comtesse Villani n'existe pas... c'est qu'il n'y a pas de comtesse Villani... c'est que cette prétendue grande dame n'est pas autre chose qu'une aventurière...

—Oh ! le mot vous déplaît... le mot vous froisse, ajouta-t-il en s'apercevant qu'André n'avait pu retenir un mouvement, et cependant il n'en est pas, pour le qualifier, de plus juste et de plus exact.

—Oui, une aventurière... oui, une femme dont le passé est très louche et très ténébreux...

—Et son nom, un mensonge !... son titre, un mensonge !... et ses palais en Italie... des châteaux en Espagne !...

—D'ailleurs, la plus hostile, la plus dangereuse, la plus perfide comédienne que vous puissiez rencontrer...

—Je pourrais, en fouillant un peu dans sa vie, vous raconter vingt aventures dont la moindre vous éceurerait, dont la moindre vous remplirait de dégoût et vous ferait bondir d'indignation.

—Mais vous ne me croiriez pas !

—Mais, prévenu comme vous l'êtes par ses grands airs et ses grandes manières, vous croiriez encore que je l'insulte et que je la calomnie, comme, tout à l'heure, vous m'accusiez de calomnier et d'insulter sa fille !

—Et cependant, quoi que vous puissiez en penser, pourquoi ne parlerais-je pas ?... pourquoi, malgré les doutes que vous conserverez, j'en suis sûr, ne vous dirais-je pas ce que je sais d'elle, puisqu'il s'agit de sauver Renée... puisqu'il s'agit de vous sauver vous-même ?

—Le voulez-vous ?

—Je vous écoute, répondit André dont la voix s'entendit à peine.

—Les mains croisées derrière le dos, le vieux gentilhomme venait de se remettre à marcher de long en large dans la chambre, le front baissé et le regard fixe, comme quelqu'un qui cherche à réveiller dans sa mémoire des souvenirs très lointains, des souvenirs depuis longtemps endormis.

—Puis, enfin, revenant vers André et toujours du même ton très calme, très paisible :

—Je commencerai d'abord par vous apprendre, dit-il, que cette fameuse comtesse Villani, qui a réussi à se faire une si large place dans la haute société parisienne... que cette fameuse comtesse Villani, qui en a imposé à de plus forts que vous par ses airs de grande dame, est tout bonnement et tout simplement une ancienne servante d'auberge...

—Un sourire d'incrédulité venait de courir sur les lèvres d'André, mais le vieux gentilhomme ne s'y arrêta pas.

—En effet, reprit-il, il y avait autrefois, dans les environs de Naples, une vieille auberge tenue par un certain Luigi, auberge qui était le rendez-vous des pêcheurs...

—Or, un soir, comme ce Luigi allait se mettre au lit après avoir congédié, non sans peine, ses derniers clients, un bruit étrange, un bruit singulier et qui le fit tressaillir, frappa tout à coup son oreille.

—Cela ressemblait à des plaintes, à des gémissements...

—Comme, dans les alentours de l'auberge, les rixes sanglantes, les rixes où le couteau jouait toujours le plus grand rôle n'étaient point rares, Luigi pensa d'abord que c'était quelque blessé qui était venu s'échouer là et qui râlait devant sa porte...

“ Il ouvrit sa fenêtre et regarda.

“ Mais le ciel de Naples n'avait pas ce soir-là cet éclat lumineux, cet éclat magnifique que vous avez tant admiré lors du séjour que nous y avons fait avec cette pauvre Blanche. . . .

“ Le ciel n'avait pas une étoile. . . de gros et lourds nuages y couraient. . . et de temps à autre de larges éclairs couleur de sang le déchiraient, annonçant un prochain et violent orage.

“ Aussi, dans les profondes ténèbres qui l'entouraient, Luigi ne distinguait-il rien. . . .

“ Et cependant les plaintes et les gémissements continuaient, mais de plus en plus faibles, de plus en plus espacés. . . .

“ — Quelque ivrogne qui sort d'une bagarre, se dit-il. Mais où donc s'est-il couché ? . . . Je ne vois rien. . . Et pourtant il doit être tout près de là. . . .”

“ Et de plus en plus intrigué, Luigi restait toujours penché à sa fenêtre, fouillant et cherchant autour de sa maison, quand, tout à coup, comme les éclairs se succédaient plus étincelants et plus prolongés, il se redressa brusquement, avec un cri. . . .

“ S'était-il trompé ?

“ Avait-il été le jouet d'une hallucination ?

“ Mais il lui semblait que, pendant la durée de quelques secondes, il venait d'avoir sous les yeux la plus dramatique, la plus tragique apparition.

“ — Oh ! cette femme ! . . . cette femme ! ” se disait-il tout pâle encore de saisissement, tout pâle encore d'effroi.

“ Et alors, sans plus hésiter, il alluma une lanterne et descendit.

“ Comme il arrivait au rez-de-chaussée et que sa main touchait déjà la clef pour ouvrir la porte, de nouveau il écouta, prêta encore l'oreille. . . .

“ Ces plaintes qui, tout à l'heure, l'avaient si profondément troublé. . . ces gémissements qu'il n'avait pu entendre sans tressaillir, devenaient encore plus sinistres, car, à présent, c'étaient comme des hoquets, comme des râles. . . .

“ Sa porte ouverte, Luigi fit quelques pas seulement dans la rue, puis, soudain, s'arrêta de plus en plus pâle.

“ A ses pieds, une femme qui serrait un enfant dans ses bras agonisait.

“ Très jeune encore et très belle, cette femme n'était plus vêtue que de haillons sordides.

“ C'était, sans doute, quelque pauvre, quelque mendicante, qui, sans gîte et sans pain, avait dû tomber là de fatigue, tomber là d'inanition.

“ Quoiqu'il eût déjà les cheveux tout blancs, le vieux Luigi avait encore des bras solides.

“ Aussi eut-il tôt fait d'enlever la femme et l'enfant, puis, rentrant en courant dans son auberge, il appela d'une voix de stentor :

“ — Marietta ! . . . Marietta ! ”

“ Et il appelait encore que déjà une vieille femme accourait, les pieds nus, ses cheveux gris échevelés et toute pâle encore de son sommeil si brusquement interrompu.

“ C'était, cette Marietta, l'unique servante de Luigi.

“ A la vue de cette femme qui râlait et de ce pauvre petit être qu'elle serrait encore dans ses bras, la vieille ne put, à son tour, retenir un cri de pitié.

“ — Ah ! sainte Madone ! s'écria-t-elle en joignant les mains. Ah ! la pauvre femme ! . . . le pauvre enfant ! . . . Qu'est-ce donc ?

“ — Une créature qui se meurt. . . qui dans quelques secondes sera morte peut-être ! répondit Luigi. Vite ! une chambre ! et des soins ! du secours !

“ — Oui, oui ! . . . Venez ! . . . venez ! ” s'écria la vieille servante, qui ne cessait de gémir.

“ Et s'emparant de la lanterne, elle s'engagea en courant dans un escalier, suivie de Luigi chargé de son lugubre fardeau.

“ Moins de cinq minutes après, la mère et l'enfant reposaient côte à côte dans un bon lit, tandis que la vieille Marietta s'empressait autour de l'agonisante.

“ — Oh ! elle n'en reviendra pas ! . . . Oh ! elle est bien perdue ! ” murmurait Luigi en voyant que malgré tous les soins qu'on lui prodiguait celle-ci râlait toujours.

“ Et son regard plein de compassion se porta alors sur l'enfant.

“ C'était une fillette d'environ deux ans et qui avait avec sa mère la plus étonnante, la plus extraordinaire ressemblance.

“ Elle s'était éveillée, et ses yeux grands ouverts semblaient errer, chercher autour d'elle comme si elle avait voulu se reconnaître.

“ Puis, tout à coup, prise de peur, sans doute, elle se mit à jeter des cris perçants, ses deux petits bras noués convulsivement au cou de sa mère. . . .

“ Mais alors, ce fut comme un miracle.

“ Aux cris de sa fille, la moribonde venait à son tour de rouvrir les yeux.

“ Puis ses lèvres tremblantes, ses lèvres déjà décolorées se posèrent sur le front de la petite, tandis que de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues livides. . . .

“ Très ému, Luigi venait de lui prendre doucement la main.

“ — M'entendez-vous ? demanda-t-il.

“ D'un faible mouvement de tête, elle fit signe que oui.

“ — Eh bien, ne désespérez pas, dit-il. Nous vous soignerons. . . . Nous vous guérirons. . . . Vous êtes ici chez de braves gens qui auront pitié de vous. . . .

“ Ces paroles avaient dû aller au cœur de l'étrangère, car à peine Luigi avait-il fini de parler qu'elle se retourna brusquement vers lui.

“ Elle essaya de parler, mais aucun son ne put sortir de sa bouche.

“ Mais son regard parlait pour elle, et ce regard disait combien elle était touchée, et combien sa reconnaissance était profonde et immense.

“ Mais ses forces baissaient, baissaient de plus en plus, et il était visible que le tragique dénouement était proche.

“ Alors Luigi tenta encore de la faire parler. . . de lui arracher quelques mots. . . de savoir qui elle était et d'où elle venait. . . .

“ Mais en vain.

“ De plus en plus livide, les cheveux collés aux tempes par une sueur d'agonie, les yeux déjà obscurcis, la jeune femme s'éloignait, emportant avec elle le secret de sa misère, le secret de sa souffrance.

“ Pourtant, comme Luigi lui tenait toujours la main, il lui sembla tout à coup que cette main venait à son tour, d'étreindre doucement la sienne.

“ Brusquement, il se pencha davantage encore vers elle.

“ — Vous avez quelque chose à me dire, fit-il, et vous ne le pouvez pas. . . . vous ne le pouvez plus. . . . Mais faites-moi un geste, un signe, et je tâcherai de comprendre. . . je tâcherai de deviner. . . .”

“ Alors, se retournant lentement, d'un geste tremblant, d'un geste qui dut lui coûter un immense effort, elle montra son enfant.

“ — Ah ! oui, je comprends ! s'écria le brave homme de Luigi, qui avait les yeux pleins de larmes. C'est elle qui vous inquiète ?

“ — Oui ! dirent les yeux de la mourante.

“ — Et vous vous demandez avec angoisse, avec effroi, ce que la pauvre petite va devenir après vous ?

“ — Oui ! répondit-elle encore du regard.

“ — Eh bien, soyez tranquille, mourez en paix ! dit, la voix très grave, Luigi. Si cette pauvre petite est seule au monde. . . si elle n'avait pas d'autre famille que vous. . . je la garderai. . . je l'adopterai. . . elle deviendra mon enfant. . . .”

“ Le regard de la mourante s'éclaira d'un éclair de joie profonde, pendant quelques secondes tout son pâle visage resplendit, sa main glacée serra encore dans une dernière étreinte la main de Luigi, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et ce fut tout.

“ Elle venait de passer. . . .”

“ Ici, le duc de Ryon s'interrompit et resta un moment pensif, comme si, de nouveau, il évoquait le passé ; comme si, de nouveau, il fouillait dans ses souvenirs. . . .

“ Puis, tandis qu'André l'écoutait de plus en plus attentivement, il poursuivit :

“ — Depuis cette nuit tragique. . . depuis que Luigi a recueilli chez lui cette étrangère agonisante, quatorze ans se sont écoulés. . .

“ Le brave aubergiste a tenu fidèlement la promesse qu'il avait faite à la morte : il a élevé son enfant. . . .

“ Il a mieux fait que de l'élever, il l'a aimée comme si elle eût été sa propre fille.

“ Zanetta — c'est le nom qu'il lui a donné — a maintenant seize ans, et elle est si belle, si merveilleusement et si divinement belle, que Luigi ne peut la regarder sans tomber en extase et en admiration devant elle.

“ — Que tu es jolie, ma Zanetta ! lui dit-il souvent, le regard étincelant de fierté et de tendresse. Il n'y a pas à Naples, il n'y a pas dans toute l'Italie une fille aussi jolie que toi !”

“ Mais le vieil aubergiste n'est pas le seul qui soit ébloui par l'admirable beauté de la jeune fille.

“ Tous ses clients ont pour Zanetta les mêmes yeux que lui.

“ Tous aussi l'admirent, et plus d'un, parmi les plus jeunes, laisse lire dans son regard le profond amour qu'il a pour elle.

“ Mais quoi ! ce sont des pêcheurs, des gens du peuple, de pauvres diables, et Zanetta cache au fond de son cœur un immense, un farouche orgueil.

“ Aussi passe-t-elle toujours très froide, toujours très dédaigneuse, sans même avoir l'air d'entendre les propos flatteurs qu'on murmure à son oreille. . . .

“ Et c'est profondément pensive, profondément songeuse qu'elle reste à l'écart pendant des journées entières. . . .

“ A quoi donc songe. . . à quoi donc rêve ainsi si longtemps la belle fille ?

“ A l'avenir. . . à l'avenir éblouissant et radieux qu'elle envie et qu'elle compte bien conquérir un jour grâce à sa beauté.

“ Oui, elle n'en doute pas, elle en a le pressentiment, un jour viendra où elle sortira de sa pauvreté, un jour viendra où elle ne sera plus l'humble fille adoptive de cet obscur aubergiste. . . .

“ Elle sera riche, grande dame, comtesse ou marquise !

“ Et plus encore peut-être !

“Aussi comme, en attendant, les jours lui paraissent longs, les heures lourdes et monotones !

“Comme elle souffre d'être forcée de coudoyer sans cesse des gens de rien, des gens qu'elle dédaigne et méprise !

“Comme elle souffre même de la tendresse de Luigi... de cette tendresse qu'elle trouve ridicule et trop expansive !

“Et lui, le brave homme qui ne se doute de rien... lui, le brave homme qui n'a pas compris combien cette fille est ingrate et combien, sous tant de beauté, elle cache peu de cœur... lui, chaque jour, l'adore davantage encore si c'est possible... ”

“Pour sa Zanetta, il donnerait son sang, sa vie, son salut !

“Pour lui faire plaisir et pour lui voir seulement un peu de joie dans les yeux, il serait capable de tous les sacrifices.

“Sa seule pensée, c'est qu'elle soit contente de lui... c'est qu'elle se trouve heureuse avec lui... ”

“Aussi n'est-ce pas sans une mortelle inquiétude qu'il finit par s'apercevoir de l'attitude étrange, de l'attitude singulière de la jeune fille.

“Pourquoi recherche-t-elle ainsi l'isolement ?

“Pourquoi s'absorbe-t-elle si souvent en des méditations si profondes ?

“Pourquoi son jeune front s'obscurcit-il si souvent d'une ombre de mélancolie ?

“Pourquoi, quand on lui parle, tressaille-t-elle comme si sa pensée était bien loin de là, bien loin de ceux qui l'entourent, si loin qu'elle semble avoir de la peine à se remettre et à se reconnaître ?

“Et ce qui fait souffrir davantage encore le pauvre vieil aubergiste, et ce qui augmente encore les angoisses du pauvre vieux Luigi, c'est qu'à toutes les questions qu'il veut lui adresser, la jeune fille s'obstine à ne pas vouloir répondre.

“—Dis-moi ce que tu as, mon enfant !... dis-moi ce que tu as, ma Zanetta ?

“—Je n'ai rien, répond-elle sèchement.

“—Dis-moi ce que tu souhaites... ce que tu désires?... Tu sais bien que tu n'as qu'à parler ?

“—Je ne désire rien.

“—As-tu quelque chagrin ? T'aurais je, par hasard, fait de la peine ?

“—Vous ne m'avez rien fait.

“—Tu sais bien que je t'aime plus que mes yeux. Tu sais bien que lorsque tu étais toute petite et que tu avais le cœur un peu gros, c'était toujours moi qui te consolais ? Tu sais bien que lorsque nous étions seuls, que lorsqu'il n'y avait personne à l'auberge, que je ne voulais jamais que Marietta s'occupe de toi ? Tu sais bien que c'est moi qui souvent te portais, qui souvent te berçais, t'endormais ?... ”

“Et plus tard, quand tu n'as plus été une enfant, mais une belle jeune fille comme tu l'es aujourd'hui, tu sais bien aussi avec quelle joie j'ai toujours satisfait tes moindres caprices, avec quelle joie j'ai toujours obéi à tes moindres fantaisies ?

“En un mot, depuis que ta pauvre mère est venue mourir ici et que j'ai dû tenir le serment que je lui avais fait de t'élever et de t'aimer comme ma propre enfant, comme ma propre fille, je n'ai jamais eu qu'un but. celui de te rendre heureuse... celui de te faire, autant que cela dépendait de moi, une existence aussi douce et aussi belle que possible... ”

“Eh bien, ma petite Zanetta, ne m'attriste pas à mon tour, et dis-moi tout.

“A quoi penses-tu ? à quoi réfléchis-tu ainsi ?

“—A rien.”

“Et c'était tout.

“Il aurait pu insister encore longtemps, la supplier pendant des heures entières, qu'il ne lui aurait pas arraché un mot de plus.

“Quelques mois s'écoulèrent ainsi, puis, un jour, le bon Luigi eut une autre surprise, un autre étonnement.

“Zanetta n'était plus si rêveuse, si mélancolique, si triste.

“Zanetta rayonnait, resplendissait... ”

“Zanetta, chose qui aurait pu paraître impossible, était devenue encore plus belle !

“Et pleins de surprise aussi, les clients de Luigi, les pêcheurs qui, venaient s'attabler à l'auberge, se regardaient.

“—Qu'a donc Zanetta ? se demandaient-ils. On ne la reconnaît plus !

“—Et Luigi, très heureux, quand il aurait dû, au contraire, avoir le cœur plein de désespoir, Luigi aussi se demandait :

“—Qu'a donc Zanetta !”

“Et il essaya de le savoir.

“Il prit à part la jeune fille.

“Il la questionna :

“Mais à peine avait-il ouvert la bouche... à peine avait-il prononcé les premiers mots, que celle-ci tressaillit comme si elle avait quelque secret à garder... quelque secret qu'elle aurait eu peur de laisser deviner.

“—Il y a quelque temps, lui dit le vieux Luigi, je te voyais si sombre que tu m'inquiétais, que tu m'alarmais... ”

“Oui, ma parole, j'ai passé plus d'une nuit blanche en pensant à toi... ”

“Et aujourd'hui te voilà tout à coup changée, tout à coup transfigurée !

“Et aujourd'hui te voilà toute rayonnante, toute radieuse comme s'il t'arrivait une grande joie... comme si tu venais de voir se réaliser enfin un rêve depuis longtemps caressé... ”

“Le vieil aubergiste ne s'en aperçut pas, mais, à ces dernières paroles, la belle Zanetta avait encore tressailli, puis, brusquement, détourné les yeux.

“—Eh bien ! cette fois, veux-tu me faire tes confidences ? reprit gaiement et tendrement Luigi ; cette fois, veux-tu me dire ton secret ?... Que se passe-t-il donc, mon enfant ?

“—Mais il ne se passe rien, répondit-elle, ne pouvant s'empêcher de rougir.

“—Rien ?

“—Non, rien.

“—Est-ce bien sûr ?

“—Mais oui. Et que voudriez-vous qui se passe ?

“—Est-ce que je sais moi ?... Mais enfin tu conviendras bien que tu n'es plus du tout la même... plus du tout ma petite Zanetta dont l'étrange tristesse me faisait tant de peine autrefois... tant de peine il n'y a encore que quelques semaines ?

“—C'est possible, répondit-elle assez durement. Mais aimeriez-vous mieux me voir pleurer ?... ”

“—Te voir pleurer !

“—C'est qu'on le croirait !... Autrefois, vous me reprochiez d'être toujours trop sombre et trop mélancolique, et voilà que vous me faites un reproche maintenant d'être trop gaie !

“—Un reproche !... Oh ! méchante... méchante enfant ! fit doucement et douloureusement le vieux Luigi. Est-ce bien toi qui me parles ainsi ?... Est-ce bien toi qui peux avoir cette pensée-là ?

“Un reproche de te voir heureuse !”

“Et elle avait eu un accent si dur et elle avait gardé une attitude si froide, que le pauvre homme s'éloigna, tout pâle, avec un grand vide dans le cœur.

“Car pour la première fois, il doutait de sa Zanetta ; car pour la première fois, il en arrivait à se demander si cette enfant avait bien pour lui toute l'amitié et toute la reconnaissance qu'elle aurait dû avoir.

“Et ce doute qui de jour en jour grandissait... qui de jour en jour, en dépit de tout ce qu'il pouvait se dire pour se donner tort, de plus en plus le gagnait, de plus en plus l'envahissait, ce doute avait fini par devenir pour lui une véritable torture, quand, un beau matin, il fut tout étonné de ne point voir la jeune fille à l'heure où elle avait l'habitude de paraître... ”

“Aussi, n'y tenant plus, finit-il par interpellé Marietta qui depuis un moment rôdait autour de lui, mettant un peu d'ordre dans l'auberge.

“—Pourquoi Zanetta ne descend-elle donc pas ? lui dit-il. Est-ce que, par hasard, elle serait souffrante ?

“—Souffrante ?... Et pourquoi voudriez-vous qu'elle fut souffrante ? fit la vieille servante, qui le regarda avec surprise.

“—C'est qu'il est déjà tard et qu'il y a longtemps qu'elle devrait être là... Allez donc voir ce qu'elle fait... Cette absence m'inquiète... ”

“Et la vieille Marietta était à peine sortie depuis deux minutes que, soudain, Luigi tressaillit, plus blanc qu'un linge.

“Un grand cri avait emplí toute la maison... un grand cri qui lui avait glacé tout le sang dans les veines.

“Et ce cri-là, ce cri si saisissant, c'était Marietta qui venait de le jeter.

“Pourquoi ?

“Qu'avait-elle donc vu ?

“Que se passait-il donc là-haut, dans la chambre de Zanetta ?

“Et, comme un fou, il allait se précipiter dans l'escalier lorsque, tout à coup, la vieille servante reparut, mais si blême, si défaite et si tremblante qu'il ne put s'empêcher de frissonner.

“—Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ? s'écria-t-il. Un malheur est arrivé à Zanetta !... Oh ! parlez !... parlez vite !... Ou plutôt non, ajouta-t-il, je vais aller moi-même là-haut... je vais aller moi-même savoir ce qui se passe !... ”

(A suivre)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la “Canadian Royal Art Union Limited,” 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'Ecole d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la DYSPEPSIE, au lieu de Thé et Café, Buvez le CAFÉSANTÉ FORTIER

DANS LES FLAMMES

Il y a environ cent ans — longtemps avant que James Braidwood eût commencé à organiser les "Fire-brigades" de Londres et d'Édimbourg, donnant ainsi un exemple que toutes les villes d'Angleterre, grandes et petites, s'empressèrent de suivre — à la fin d'une journée sombre, un jeune palefrenier, nommé John Elliot, rentrait insouciantement chez lui par les rues de Piccadilly quand une grande lueur, le murmure confus que produit une foule et l'agitation des passants, lui apprirent qu'il y avait là un incendie.

Il suivit la même direction que les autres et se trouva bientôt dans une des petites rues qui partent de Piccadilly, au bout de laquelle une maison flambait. Il se fraya un chemin à travers les spectateurs, si nombreux qu'ils formaient dans l'étroite rue une barrière vivante, et put ainsi se rendre compte de la gravité de l'incendie.

C'en était fait de la maison ; on ne pouvait juger encore jusqu'à quel point les étages supérieurs étaient atteints, mais déjà les plafonds du premier et du second étage avaient cédé, le feu courait le long des poutres à l'étage au-dessus ; les flammes sortaient par une demi-douzaine de fenêtres. John Elliot se tourna vers un de ses voisins :

— La maison est perdue !

— Complètement ; le toit va s'effondrer, ce n'est plus qu'une question de minutes. Les pompiers n'osent plus rien tenter. C'est terrible !

— Comment ! Tenter quoi ?

— Vous ne savez donc pas ? ... C'est la maison de lady Dover, pauvre vieille. Et elle est là dans la chambre du haut. ... personne ne peut plus la sauver maintenant. ... C'est une affreuse mort.

Le palefrenier comprit alors la pâleur de tous ces visages levés avec terreur vers le sommet de l'édifice qui brûlait. Toute la rue était enveloppée d'une vapeur rouge, les jets d'eau que les pompiers continuaient à diriger sur le feu semblaient seulement l'attiser.

La foule était silencieuse, on aurait presque pu entendre battre le cœur des spectateurs, qui attendaient l'inévitable et horrible fin de cette tragédie ; mais un peu plus loin, là où l'on ignorait qu'il restait quelqu'un dans la maison, les jeunes filles riaient, les hommes se querellaient, sifflaient, juraient ou plaisantaient et dans cette partie de la rue il régnait une animation joyeuse.

— Voulez-vous dire, demanda Elliot au bout d'un moment, que personne ici ne se dévouera pour sauver cette pauvre vieille femme ?

— A quoi cela servirait-il ? répondit l'homme. Si vous pensez que ce soit possible, essayez vous-même.

Mais cette réponse ne fut pas entendue, car le jeune homme se dirigeait déjà vers le groupe des pompiers, qui regardaient avec désespoir les progrès du feu qu'ils ne pouvaient maîtriser. Elliot était d'une force peu commune : il fendit la foule, couloyant, poussant, bousculant, jusqu'à ce qu'il eût atteint les pompiers auxquels il répéta sa question ; il reçut la même réponse : "C'était impossible, on avait tenté tout ce qui pouvait être tenté ; il n'y avait plus autre chose à faire que d'attendre la fin."

— Mais il s'agit d'une vie humaine !

Pour toute réponse, ils lui indiquèrent les pointes des flammes qui dévoraient maintenant les dernières boiseries intactes de l'édifice.

Intrépidement il leur arracha une échelle, courut vers la maison, choisit avec soin son endroit, car presque toutes les fenêtres vomissaient des flammes, et planta fermement son échelle contre les murs lézardés par le feu.

— A quelle fenêtre l'a-t-on vue pour la dernière fois ?" cria-t-il.

Des pompiers indiquèrent une fenêtre. De la foule s'élevaient des cris, cris de sympathie et d'encouragement ; les gens se dressaient sur la pointe des pieds pour voir par-dessus les épaules des autres ce qui allait se passer, pour contempler ce brave homme qui risquait sa vie.

— Maintenant, cria-t-il, n'essayez pas d'abattre les flammes, c'est inutile ; mais arrosez constamment l'échelle."

Il ôta ses chaussures et s'élança, prompt comme la pensée, au milieu des acclamations de la foule.

Les flammes n'obstruaient point la fenêtre indiquée. Elliot enjamba l'appui et sauta dans la chambre. Elle était assez éclairée par les lueurs de la rue, et, à travers l'épaisse fumée qui commençait déjà à la remplir, il distingua deux formes.

Toutes deux étaient des femmes, mais elles étaient si immobiles que le courageux garçon eût craint un moment d'être arrivé trop tard et qu'elles ne fussent déjà asphyxiées.

L'une d'elles très vieille, était à genoux près du lit, la tête penchée en avant, les bras étendus sur la couverture. L'autre, une grande et lourde personne, se tenait droite, raidie par la frayeur, près de la fenêtre. Ni l'une ni l'autre ne parlait ni ne bougeait, et la femme agenouillée n'avait pas même levé la tête au bruit de son entrée ; la seconde se soutenait d'une main contre le mur et le regardait, sans une parole, de ses yeux fous, terrifiés.

— Laquelle de vous est lady Dover ?" cria le jeune homme.

La vieille dame leva la tête, le vit, et, avec une exclamation étouffée, se leva et courut vers lui : il la poussa vers la fenêtre ; elle obéit en silence ; la terreur lui était évidemment l'usage de la parole.

John enjamba de nouveau le rebord, se retourna sur l'échelon le plus élevé, et, passant son bras autour de la taille de lady Dover, il allait l'enlever quand l'autre femme s'avança et posa une main sur son épaule. Son visage était maintenant terrible à voir, ses traits étaient convulsés, de sa gorge sortaient des sons inarticulés.

Enfin, d'une voix rauque qui n'avait plus rien d'humain, elle parvint à murmurer ces deux mots :

— Moi aussi !

— Si je suis encore vivant, je reviendrai pour vous," cria Elliot. Mais le cœur lui manqua quand il vit la distance qu'il aurait à parcourir et le poids de cette dame. Les torrents d'eau dont les pompiers inondaient constamment l'échelle pour l'empêcher de brûler, la rendaient fort glissante ; les nuages de fumée qui remplissaient la chambre s'épaississaient de minute en minute ; le plancher brûlait les pieds ; quelques instants encore et il s'écroulerait et le toit allait s'effondrer !

Dans la rue la foule augmentait. Quand Elliot descendit l'échelle avec son fardeau, une tempête d'applaudissements, de cris d'enthousiasme éclata ; on se pressait au bas de l'échelle pour féliciter le courageux sauveur ; mais lui, indifférent aux cris et aux bravos, jeta lady Dover dans les bras de la personne la plus voisine et s'élança de nouveau vers la fenêtre : il tenait sa parole. Un silence de mort plana de nouveau sur la foule ; on ne comprenait rien à ce qui se passait. "Continuez d'arroser l'échelle !" cria John aux pompiers, qui s'étaient arrêtés. Il franchit comme la première fois l'appui de la fenêtre ; la dame était dans la même attitude, mais elle s'appuyait un peu plus contre le mur, presque étouffée par la fumée.

— "Passez vos bras autour de mon cou et tenez-vous solidement !" Mais elle demeura inerte comme si elle n'eût pas entendu ses paroles. Alors il sauta résolument dans la chambre et l'enleva par la taille. Elle était beaucoup plus lourde encore qu'il n'aurait pu l'imaginer, et pendant un moment il demeura immobile au sommet de l'échelle, désespérant d'atteindre le sol autrement que par une chute mortelle. Enfin, par un effort surhumain, il réussit à tirer à lui son lourd fardeau et commença à descendre lentement, à bout de souffle.

Jusqu'à ce moment, tout le monde était resté silencieux ; mais, quand on vit le jeune homme redescendre, la foule poussa un soupir de soulagement, aussitôt suivi de nouveaux applaudissements. Quand enfin il atteignit le sol, l'enthousiasme dépassait toute limite : les gens se ruaient sur lui, remplissaient ses poches, ses mains, et, quand celles-ci furent pleines, sa bouche, de guinées.

Moins d'une minute après, et au milieu de ces démonstrations frénétiques, un horrible craquement fit lever toutes les têtes : c'était le toit qui s'écroulait.

Imité de l'anglais par
C. DIXON.

SORTIE DE CLASSE

Vous êtes-vous jamais arrêté devant la porte d'une école primaire à regarder la sortie de classe ? Quelle joyeuse bousculade ! Que de rires, que de cris, quelle gaieté de prisonniers délivrés, d'oiseaux envolés, de jeunes chevaux échappés !

Dans les beaux jours, on reste à jouer sur la place, on se sauve vers les faubourgs ou vers les champs. Le coup d'œil est plus pittoresque encore et plus instructif les jours de pluie.

On est parti le matin par un ciel radieux. Peu à peu le ciel s'est couvert. Il a fait sombre dans la classe, ordinairement si claire. Puis l'orage a crevé, la pluie a fouetté les vitres. Vous eussiez vu alors toutes les petites têtes se lever, toutes les attentions se distraire, tous les regards se tourner vers le spectacle du dehors. Les esprits ne sont plus à l'étude. Ils songent à la sortie de tout à l'heure qui sera si amusante, si pleine d'imprévu et de drôleries, sous la pluie battante, à travers les flaques d'eau, dans l'effarement et le sauve-qui-peut universel. Et pendant que les enfants se réjouissent, ne songent ni aux vêtements gâtés, ni aux rhumes, ni à la bronchite, les mères, admirables pour s'inquiéter et prévoir le mal, sont venues en toute hâte, chargées de châles, de fichus, de capuchons et de parapluies.

Le défilé commence. Pressés par leurs camarades impatientes, les premiers sont déjà sur la place. Marie, sage entre les sages, laborieuse et calme, tient au bras le panier où elle emporte chaque matin son déjeuner frugal. La grande sœur, venue au-devant d'elle, lui met un baiser au front. Pierre et Jacques serrés tous deux sous le fabri dérisoire d'un parapluie en lambeaux, où il y a plus de balais que d'étoiles, trouvent cela très drôle et gambadent en riant à gorge déployée. Petit Paul, les mains dans les poches de son pantalon, tient fermé sous son bras un énorme rillard. Ce meuble, s'il le déployait, s'ouvrirait large comme une tente. Mais petit Paul ne l'ouvrira pas. Il se souvient trop de ce que la bise a fait de ses doigts lorsque ceux-ci serrés en grappe autour du manche ne pouvaient plus s'en détacher.

A. L.

LA DEMANDE ET LA RÉPONSE

Un homme à l'esprit assez étroit fit un jour à une dame en société la question suivante : "Quelle différence y a-t-il entre une femme et une glace ?" La dame chercha quelque temps et finit par avouer qu'elle ne pouvait trouver la réponse. "C'est répond l'agresseur, qu'une femme parle sans réfléchir, et qu'une glace réfléchit sans parler. A mon tour, dit une autre mieux inspirée : pourriez-vous me dire, Monsieur, quelle différence il y a entre une glace et vous ? — Madame, je ne devine pas... — Eh bien ! c'est qu'une glace est polie, et que vous ne l'êtes pas."

LES DEUX NEZ

Un homme d'une taille beaucoup au-dessous de la médiocre jouissait d'un nez de grandeur prodigieuse : l'étoffe n'avait point été ménagée. Il regardait jouer au lansquenet, se baissait et avançait sa figure sur la table de jeu. Un camus lui cria : "Monsieur rangez votre nez, s'il vous plaît : il m'empêche de voir le jeu." Le nason lui répliqua à l'instant : "Croyez-vous donc que mon nez ait été fait au dépens du vôtre, pour m'en couvrir ainsi."

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 de Primes aux Quatre Bébés
les plus populaires.

Voici le moment arrivé de réunir tous vos coupons de vote, de n'importe quel numéro du "SAMEDI" et de n'importe quelle semaine.

Ajoutez-y ceux de vos amis, en aussi grand nombre que possible et adressez, du 1er au 8 juillet, bureaux du "SAMEDI", 516 Craig, Montréal.

MM. Laprés, photographe; J.A. Dumas, photographe; Baron de Kervyn, propriétaire, ont bien voulu accepter la charge de compter les bulletins de vote et le public est invité à assister au tirage qui aura lieu le samedi 8 juillet, 3 heures de l'après-midi, aux bureaux du "SAMEDI".

➔ Adressez de suite vos bulletins de vote.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

A. 113 1 115.—Nature vive, enthousiaste et ardent. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Esprit légèrement paradoxal et sceptique. Manque de persévérance.

Henri Dentiste.—Caractère froid, sévère et pondéré. A l'obéissance et énergie. Volonté ferme. Sensibilité peu apparente. Ordre et économie. Peu d'imagination.

Pain Saucé 11.—C'est la première lettre que j'ai le plaisir de recevoir de vous, croyez-moi. Votre nature est douce, tendre et mélancolique. Vous aimez la musique et la lecture. Nature peu active et peu ambitieuse. Constance en amour.

J. B. Toulou, etc.—Prêre a vous et a vos amis de vous conformer aux instructions qui sont données, sur le "Coupon de prime," que vous trouverez dans chaque numéro du journal.

Froufrou.—Votre nature est fière quoique très timide. Vous êtes douce, bonne et sensible mais d'un caractère peu expansif. Prudence et discrétion.

Fée des Bois.—Enthousiasme. Imagination exaltée et quelque peu romanesque. Nature ardente, passionnée et impétueuse. Inconstance en amour.

St Georges au Chandelier.—Sens littéraire. Esprit droit, élevé et délicat. Imagination active, douceur, sensibilité et bienveillance.

Jules le fat.—Caractère un peu exalté et pourtant aussi un peu affecté. Ambition et audace. Volonté plus souple que ferme. Bonnes dispositions artistiques.

Comptable.—Intelligence mercantile. Tendances à l'exagération de ses propres sentiments. Nature peu impressionnable, assez d'imagination, cependant.

Lionel B.—Défiance, prudence, et dissimulation. Caractère froid, réservé, se livrant peu non par timidité, mais par défiance. Nature en somme peu sympathique.

Boulon d'or.—Nature fortement trempée, esprit observateur et judicieux. Indépendance de caractère. Bon pouvoir de persuasion. Assez bonnes dispositions à l'amour.

H. B. 200.—Amour des aventures, des voyages et du sport. Nature très vive, audacieuse, courageuse et entreprenante. Aptitudes pour la musique.

Robert le Diable.—Grande promptitude de décision, mais manque absolu de persévérance. Enthousiasme, exaltation et confiance en sa propre force. Inconstance en amour.

J'aime les religieuses.—Nature délicate, impressionnable et tendre. Volonté faible, se laissant facilement dominer par autrui. Douceur, timidité et réserve.

Pierrette.—Vous êtes portée à l'affectation, votre nature est peu sensible quoique assez tendre. Beaucoup d'imagination et d'enthousiasme. Ambition.

Le bouton de Rose.—Nature superficielle et frivole. Inconstance de sentiments. Imagination romanesque. Peu de persévérance.

W. Majube No 1.—Economie domestique, activité, amour du travail et sens pratique. Nature conciliante, douce et timide.

Rhubarbe.—Sens artistique. Nature très délicate. Sensibilité, douceur et bonté. Beaucoup d'imagination. Quelques aptitudes musicales.

Jeune rivale.—Caractère irrégulier, quoique très entreprenant. Imagination active. Volonté ferme et tonique. Bonnes dispositions à l'amour.

Nap.—J'ai reçu le coupon. Merci.

Jean Loup.—Enthousiasme, exaltation, audace et indépendance de caractère. Imagination ardente se laissant guider entièrement par le cœur.

Je m'en moque.—Ordre, ponctualité, fermeté, énergie et prudence. Caractère viril, pas très entreprenant, mais absolument actif et ingénieux.

Arthur C. A.—Imagination exaltée et enthousiaste. Nature vive, primesautière et très sympathique. Inconstance en amour. Talent pour la musique.

Jasmin.—Vous êtes sentimentale et très portée à la mélancolie. Volonté peu énergique. Caractère faible et imagination romanesque.

W. J. Nicolet.—B. beaucoup de suite dans les idées. Nature délicate et peu expansive. Assez bonne sensibilité. Caractère sévère, cependant et très énergique.

J'aime O. E. P. M. T. L. D.—Nature tout à fait optimiste. Imagination active, caractère entreprenant. Promptitude de décision et persévérance.

Incrédule.—Sens pratique, esprit inventif et entreprenant. Beaucoup d'initiative, d'audace et d'énergie. Orgueil et ambition. Manque d'ordre et distraction.

Myrielle.—Sens littéraire. Esprit un peu exalté, se passionnant pour une idée qui lui semble grande sans s'inquiéter si elle est pratique. Nature très impressionnable.

Vive la liberté.—Discrétion, économie, sens pratique. Tempérament froid et sévère. Nature méticuleuse, méthodique et quelque peu routinière.

About-Abas.—Esprit droit, observateur et même un peu analyste. Caractère actif, ambitieux et audacieux. Courage et témérité. Sentiments poétiques et tendres.

Le tabernacle et l'exilé.—Caractère irrégulier. Imagination assez active. Bonté, douceur, sensibilité. Assez bon talent pour la musique. Inconstance dans l'affection.

Linot rouge.—Prière de lire le coupon de prime du SAMEDI et de vous conformer aux instructions qui y sont données.

Achille M. R.—Amour du travail. Economie, activité et esprit d'entreprise. Nature droite, franche et généreuse. Volonté énergique.

Zoe Spirlet.—Caractère entreprenant. Esprit ingénieux et fécond en ressources. Nature quelque peu portée à la dissimulation et à la ruse.

L'ette.—Sens littéraire. Imagination active. Caractère un peu irrégulier. Bonté, douceur, sensibilité. Talent pour la musique.

Zita.—Beaucoup de persévérance dans les résolutions. Esprit prompt, observateur et un peu paradoxal. Sensibilité peu apparente.

Sirène V.—Votre écriture révèle un tempérament calme, indolent et rêveur. Peu d'ambition et pas du tout de sens pratique. De la générosité.

Clémence Villa.—Nature assez tendre et impressionnable. Caractère irrégulier et changeant. Humeur inégale et bizarre. Bonnes dispositions à l'amour toutefois.

Coquette à 1/2 ans.—Imagination exaltée, romanesque et enthousiaste. Nature audacieuse, ambitieuse et optimiste. Esprit paradoxal et pouvoir de persuasion.

Gracieuse No 31.—Nature conciliante et douce. Timidité. Volonté faible et se laissant aisément dominer. Bon pouvoir d'endurance.

Ponsar.—Nature superficielle et légère. Caractère énergique et de peu d'initiative. Manque de persévérance.

La rose au Bois.—Beaucoup de formaté, de franchise et de loyauté, si c'est là votre écriture ordinaire. Peu de persévérance, cependant.

Toujours adoré.—Tendances artistiques. Nature délicate et impressionnable. Amour de la lecture, de la musique, des fleurs et de la rêverie.

Paquerette No 11.—Impétuosité et spontanéité de sentiments. Peu de constance dans l'affection comme dans le ressentiment. Nature toute de sentiments.

Corinne St-François.—Délicatesse de goût. Sentiments poétiques. Beaucoup d'imagination. Enthousiasme et exaltation. Bon talent pour la musique.

Albertine.—Sens littéraire. Imagination ardente. Ambition, audace, originalité et indépendance de caractère. Esprit vif et primesautier.

Capitaine de E. B.—Ceci est une écriture appliquée, il est difficile par conséquent de donner une juste appréciation. La franchise, la douceur et la faiblesse de volonté sont cependant visibles.

Méconnue.—Fermeté, courage physique et force morale. Nature droite et honnête. Tendances à la mélancolie. Caractère généralement peu expansif.

In Domino Confido.—Nature froide, sérieuse et peu impressionnable. Jugement solide et éclairé. Esprit observateur. Énergie, audace et ambition. Talent pour la musique.

Fleur des Bois.—Défiance et susceptibilité. Nature plutôt portée à la dissimulation. Volonté assez tenace, pas inflexible, cependant. Orgueil et ambition. Amour du travail.

Espérance.—Fermeté, franchise et désintéressement. Nature plutôt brusque et allant droit au fait. Esprit paradoxal.

Antoinette à Napoléon.—Economie domestique. Caractère ombrageux, déliant et susceptible. Grande constance dans l'affection.

Loridan.—Sens littéraire. Caractère actif et entreprenant. Esprit observateur. Beaucoup d'imagination. Tendances artistiques.

Une brunette.—Franchise et grandeur d'âme. Discrétion, bonté, douceur et générosité. Volonté ferme et persuasive.

Mon beau bec sucré Z.—Ruse, défiance et intérêt au gain. Caractère peu communicatif. Intéressé des affaires et ambition effrénée.

Gronduse.—Délicate et impressionnable nature. Esprit vif, enjoué et primesautier. Imagination ardente. Talent pour la musique.

Ble est au ciel.—Nature droite, franche et sans artifice. Amour de l'ordre, économie et activité, volonté assez tenace sans être obstinée.

Le Canada.—Amour de l'étude. Nature sérieuse, ambitieuse et curieuse. Esprit observateur et jugement droit.

L'amic No 8.—Nature conciliante, douce et un peu timide. Économie, amour du travail et activité. Imagination romanesque.

(A suivre.)

PRUDENCE

Le voyageur prudent a toujours une bouteille de Baume Rhumat avec lui. 81

Deux médecins parisiens causent "métier".

Cette influenza, déclare l'un d'eux, m'a mis sur le flanc. Trop de malades! Je n'en puis plus et j'aurais besoin de quelques semaines de repos.

Un petit voyage dans le Midi vous ferait du bien, mon cher confrère. Que ne partez-vous?

C'est cela, pour que tous mes malades guérissent pendant mon absence!

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ
Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille pièces.

Une visite de votre part est sollicitée.
Habillement fait à 24 HEURES d'Avis
COUPE GARANTIE

DEBARASSEZ VOS LITS
DES PUNAISES.
EN EMPLOYANT LE
POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent
J. A. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

Patrie — (Suite et fin)

First system of the musical score. It features a treble and bass clef with a 3/4 time signature. The tempo is marked 'a Tempo' and the dynamics include 'p' and 'dolo'.

Second system of the musical score. It continues the piece with dynamics of 'p' and 'f'.

Third system of the musical score. It includes markings for 'rit.', 'a Tempo', 'animato', and 'cresc.'.

Fourth system of the musical score. It features a 'dim.' marking.

Fifth system of the musical score. It includes 'dim.', 'p', and 'pp' markings.

Sixth system of the musical score. It includes 'a Tempo', 'rit.', and 'p' markings.

Seventh system of the musical score. It includes 'dim.', 'rit.', and 'rall.' markings.

Eighth system of the musical score. It includes 'All^o Valse', 'rit.', and 'roco rit.' markings.

Ninth system of the musical score. It includes 'a Tempo' and 'pp legg' markings.

Tenth system of the musical score. It includes 'pp' markings.

LE SAMEDI

2

mf

f

p

allargando

a Tempo.

3

poco animato.

scen-
do

dim.
pau tranquillo

p

f

cresc.

COMMENT ON GARNIT UN CHAPEAU



I
—Mon Dieu ! Comment donc garnir ce chapeau ?...



II
... Ah, j'y suis ! Voici justement quelques graines de fleurs...



III
... Pas plus difficile que ça.

UNE COURSE EMOUVANTE

(Pour le SAMEDI)

Ce soir-là, il était près de 9 heures lorsque j'entraï chez mon ami Leblanc. Je ne fus pas surpris de voir au salon une dizaine d'ingénieurs, qui je crois, tenaient un concours... marseillais. Une histoire n'attendait pas l'autre et durant le cours de cette avalanche, j'eus l'idée d'en cueillir une pour LE SAMEDI. Elle était destinée à battre le record d'un certain ingénieur, qui, ayant perdu 2 heures à Batiscan pour réparer quelques machines, avait franchi le reste du chemin si vite, qu'il était arrivé à Montréal, un quart d'heure avant l'ombre de son engin et de ses chars.

C'est un nommé Joseph qui parle ainsi :

—J'avais gagé \$100, avec Baptiste pour une course de 50 milles, nous avions droit à l'engin, le tender et un char. Le premier arrivé gagnait les \$100, ainsi qu'une médaille en or présentée par les amis. Le sort décida que je devais prendre la voie de gauche et Baptiste celle de droite. Après un examen minutieux de nos engins, nous embarquâmes et attendîmes le signal du juge. Comme cinq heures sonnaient il cria : "Go !" L'écho n'avait pas répété ce mot que déjà nous avions atteint une vitesse de 60 milles à l'heure. J'ouvris alors tous les robinets et fit monter la vapeur à sa plus haute pression. Baptiste dû en faire autant, car, malgré la vitesse que je maintenais, il m'était impossible de le distancer. Oh ! mes amis, qu'on allait vite ! tellement vite que lorsque je sortais la tête en dehors de l'abri je me sentais étirer le cou de 6 pouces et les cheveux m'allongeaient d'au moins un pied, c'est du moins ce que m'a dit mon chauffeur. Je le crus quand je vis le tuyau de mon engin que le vent tenait couché sur la bouilloire. Nous avons fait alors une vingtaine de milles et je vis en regardant au loin que quelque chose de sérieux allait se passer.

Nous avons bien chacun une voie pour poursuivre nos 50 milles, mais juste au milieu de cette distance il y avait un pont. Pas de mal à ça, me direz-vous. Non ! Mais c'est qu'il n'y avait qu'une seule voie sur ce pont ! De l'autre côté les deux lignes de rails continuaient en ligne droite comme avant. Nous n'étions plus qu'à trois milles de ce pont lorsque je compris notre situation ; il n'était plus temps d'arrêter et il fallait à tout prix qu'un de nous passa le pont avant l'autre. Je préférai naturellement que ce fut moi, et c'est pourquoi je dis à mon chauffeur de monter sur la couverture et de lever la cheminée au bout de ses bras. Mon chauffeur monta, mais celui de Baptiste aussi. Rendus près du pont, nous allions si vite qu'en jetant un coup d'œil de côté, je vis un immense peigne sur lequel des bœufs et des chevaux se promenaient. Naturellement ce n'était qu'une illusion, car ce que je voyais n'était pas autre chose que les poteaux de télégraphe devant lesquels on passait tellement vite qu'on aurait dit d'un gigantesque peigne. Cela fut vite laissé de côté lorsque, tout à coup, je vis le train de Baptiste dérailler et que je sentis le mien faire la même chose, nous étions alors au commencement de la courbe qui reliait les deux voies ensemble afin de passer le pont.

Ici le narrateur s'arrête et commence à charger sa pipe tranquillement.

—Mais qu'est-ce qui est arrivé alors ? demandèrent cinq ou six ingénieurs.

—Qu'est-ce ? Hum ! Nous allions si vite que nos engins, s'enlevant de dessus la voie, continuèrent en ligne droite comme des flèches et que celui de Baptiste passa du côté droit du pont et le mien du côté gauche. Nous avions sauté la rivière, "tout simplement."

Un formidable éclat de rire accueillit ces dernières paroles et, quoique tout pâmé, un chauffeur eut encore la force de demander au narrateur :

—Et qui a gagné la course ?

—Voilà : voyant que je n'avais plus que 10 milles à faire et qu'il m'était impossible de gagner sur ce diable de Baptiste, je m'assis sur le

devant de mon engin et je criai à mon chauffeur de faire tout sauter. Aussitôt la bouilloire fit explosion et je fus lancé, avec la vitesse d'une balle, vers le but à atteindre. Je tombai un peu plus loin, c'est vrai, mais en me relevant j'y touchai. Il était alors 5 hrs 17 minutes. J'avais gagné la course en 17 minutes. Juste Baptiste fit aussi sauter son engin, mais le pauvre, comme il était resté à sa place afin de fermer lui-même les robinets, l'explosion le renvoya au juge, sur lequel il s'assit, mais grâce au chapeau de castor que portait ce dernier, il ne se fit aucun mal. Tant qu'à nos chauffeurs, on ne les a jamais revus, je crois bien qu'ils ont dû être lancés dans la lune en qualité de premiers colons.

Des applaudissements frénétiques accueillirent cette tirade et chacun, complètement ahuri, prit son chapeau et le chemin de sa résidence. Joseph gagnait encore !

A. ALLAIN.

SUGGESTION

Marquerite (contemplant sa nouvelle petite sœur). — Maman, où avez-vous pris ce nouveau bébé ?

Maman. — Oh ! le docteur l'a trouvé dans son bureau et nous l'a apporté.

Marquerite (après une pause). — Dites, maman. Ne pensez-vous pas que nous ferions mieux de changer de médecin, la prochaine fois.

DEVINETTE



—Voyez-vous le chien du chasseur ?

CAUSERIE PARISIENNE

C'est toujours avec un sentiment de vive mélancolie que je vois disparaître les objets dont je suis le contemporain.

J'ai presque mis un crêpe à mon chapeau quand on a donné le premier coup de pioche au Palais de l'Industrie.

Cet édifice n'était pas joli... joli... les bâtiments d'expositions ne sont jamais beaux, à mon sens... mais il datait de l'année de ma naissance...

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



I

nette qui n'en peut mais, et qui, du reste, était dans tout la force de l'âge, vu qu'elle avait, comme votre serviteur, dépassé quelque peu la quarantaine.

Si nous avions des conseils à donner à sa remplaçante, jeune sonnette au timbre clair et vif, nous lui tiendrions à peu près ce langage :

Abstenez-vous de faire du zèle et ne prenez pas les choses trop à cœur !... Surtout gardez-vous bien de vouloir dominer de votre... *quos ego*... le tumulte des flots législatifs, car, loin de l'apaiser, votre voix ne sert qu'à l'exciter. Et puis, les bruyants adversaires, qui échangent des invectives, surpris de ne pas vous entendre sonner, cesseront d'eux-mêmes leurs clamours. Du haut de la tribune présidentielle vous contemplez, seréine, l'orage *suave mari magnum*... en ayant l'air de dire à ces messieurs : "Égosillez-vous tant que vous voudrez, moi je ne veux pas me fêler pour vous !..."

* * *

Si l'on remplace une vieille sonnette qui ne vaut plus rien par une sonnette nouvelle, il n'en va pas de même, paraît-il, en ce qui concerne les pommes de terre...

Je me hâte d'ajouter que c'est là un simple rapprochement dans lequel il ne faut voir aucune espèce de comparaison.

À notre époque de falsification et de *truquage*, la précieuse solution que nous devons à Parmentier ne pouvait échapper au sort qui attend tous les produits à imitations et même ceux qui ne le sont pas.

On n'en est pas encore arrivé, que je sache, à imiter la pomme de terre, en elle-même, bien que sa composition (amidon, cellulose... etc.) soit connue de nos chimistes, ces terribles empêchements de consommer (en rond) des choses naturelles...

Non ! nous n'en sommes pas encore là... bien qu'il ne faille désespérer de rien !... et nous mangeons encore des pommes de terre nature.

Pour les vieilles s'entend, car les nouvelles...

Eh bien ! les nouvelles sont des vieilles que l'on a tout simplement rapépées, rapetassées, ravaudées, ressemelées... bref tout ce que vous voudrez, car je ne connais pas le mot propre... si tant est qu'il soit propre... pour dénommer, flétrir, stigmatiser le procédé en question.

Un peu avant le printemps, les honnêtes cultivateurs qui se livrent à l'élevage des pommes de terre nouvelles, se mettent à découper leurs vieux "laissés pour compte", leurs invendus, leurs rossignols...

Après quoi ils les introduisent dans des moules... ne pas comprendre par moules ces mollusques lamellibranches que l'on mange à la marinière !... et ils les déposent ensuite dans un terrain spécial où, au bout de quelques jours, les vieux tubercules se sont recouverts d'une pellicule qui imite la peau fine et tendre des jeunes pommes de terre...

Et il ne leur reste plus qu'à aller aux Halles où elles reçoivent l'accueil empressé qui attend les primeurs, cette jeunesse potagère...

Il est malheureux qu'on ne puisse ainsi rejuvenir les êtres humains, à l'instar des patates !...

* * *

Il paraît que nous sommes menacés d'une innovation dans le service des postes, frisant le progrès...

On mettra des boîtes à lettres un peu partout, notamment dans chaque maison... Les personnes trop nombreuses qui ont de mauvaises nouvelles à nous adresser, des injures anonymes à nous transmettre, des demandes

intempestives et financières à nous faire tenir, n'auront même pas besoin de se déranger...

Elles pourront se livrer à leur sport éminemment fâcheux, sans braver l'intempérie des saisons...

Et nous recevrons quatre fois plus de missives ennuyeuses que par le passé...

J'avais rêvé d'un autre système que je crois, de beaucoup, préférable... tout amour propre d'auteur mis à part.

Voici en quoi consistait mon organisation que, sans fausse modestie, je qualifie de géniale.

Il y aurait un bureau de poste par département... L'entrée de ce bureau serait rigoureusement interdite au public.

Toute personne ayant besoin de correspondre avec une autre adresseurait, d'abord, une demande aux pouvoirs publics.

Sur cette demande elle détaillerait, avec justification à l'appui, les motifs qui la poussent à envoyer une lettre... La demande serait transmise à qui de droit...

Enfin, au bout de dix-huit mois à deux ans, un décret du chef de l'État autoriserait, s'il y a lieu, l'expédition de la lettre... Cette dernière ne serait remise au destinataire qu'après des formalités analogues dont on pourrait restreindre le délai à un an et un jour, comme pour les objets perdus.

JULIEN MAUVRAÇ.

LA RAISON POUR LAQUELLE WASHINGTON N'ÉTAIT PAS LE PREMIER HOMME

La scène se passe dans une école américaine.

La maîtresse.— Quel fut le premier homme ?

Un petit garçon (sur le dernier banc).— Georges Washington, madame.

La maîtresse.— Pourquoi pensez-vous que Georges Washington fut le premier homme ?

Le petit garçon.— Parce qu'il était le premier dans la guerre, le premier dans la paix et le premier dans le cœur de ses compatriotes.

Un autre petit garçon (levant la main).— Madame...

La maîtresse.— Eh bien ! Johnny, qui pensez-vous qui fut le premier homme ?

Johnny.— Je ne sais pas, madame, mais je sais que Georges Washington ne fut pas le premier.

La maîtresse.— Pourquoi affirmez-vous cela ?

Johnny.— Parce que mon histoire dit qu'il a épousé une veuve, ainsi il y avait eu au moins un autre homme avant lui.

LA PREUVE

Une prima-donna distinguée se présentait l'autre jour au bureau de poste d'un petit village pour retirer sa correspondance :

— Avez-vous quelque témoignage d'identité ? demanda le commis.

— Non, malheureusement, j'ai laissé mes cartes à la maison, mais je suis Marianne Brandt, la prima-donna.

— J'ai peur que ce ne soit pas suffisant. N'importe qui peut dire cela.

— Oui, mais n'importe qui ne peut pas le prouver. Écoutez un moment. Et elle se mit à chanter d'une voix si brillante que toutes les portes du voisinage s'ouvrirent et que vingt têtes surgirent pour voir et entendre.

Le commis attendit qu'elle eut fini et alors il lui dit simplement : Merci beaucoup, madame. Voici vos lettres.

L'amour est un gouffre profond ; il entraîne dans l'abîme les imprudents qui se confient à ses flots trompeurs ; heureux ceux qui flottent au-dessus de ses eaux dangereuses.

PROBABLEMENT

Alex.— Pourquoi Cassiols-tu toujours sur le tabouret du piano chez Mlle Labauté quand le salon est rempli de sièges moelleux et confortables ?

Georges.— Je vois bien que tu ne l'as jamais entendu jouer.

SIMPLE QUESTION

Lui (timidement).— Ma reine, puis-je embrasser votre royale main ?

Elle (avec un air de joueur reproche).— Mon loyal sujet, qu'ont donc les royales lèvres ?

NATURE DU CAS

Flic.— Est-ce que la loi des Mormons regarde un homme et son épouse comme une seule et même personne ?

Floc.— Je le suppose. Je pense que c'est un cas de *E pluribus unum*.



II



III

De tasse de thé en tempérancière

Amusements et Sports

UNE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE AU BÉNÉFICE DES EMPLOYÉS DU THÉÂTRE ROYAL, LE 3 JUILLET PROCHAIN

Les employés du Théâtre Royal auront, le 3 juillet, une représentation à leur bénéfice sous le distingué patronage de Son Honneur le maire Préfontaine. Le Royal devant fermer à la fin de cette semaine, tandis que les charpentiers, les peintres, etc., feront les réparations annuelles, les employés devront prendre leurs vacances. M. J. B. Sparrow a bien voulu mettre le théâtre à leur disposition pour une soirée et un après-midi matinée à leur bénéfice, ce qui leur sera une aide substantielle.

Il y a trois ans qu'il n'y a pas eu de représentation de ce genre au Royal et comme le public n'a pas été importuné, il est raisonnable de s'attendre à un généreux encouragement.

Il a été décidé qu'on donnerait cette représentation lundi soir et lundi après-midi le 3 juillet; un programme extraordinaire sera exécuté. Il existe, entre toutes les classes de la profession théâtrale, une grande solidarité et, pour ce qui est des employés du Royal, il est bien certain que cette sympathie se manifestera de la façon la plus pratique. De fait le comité en charge a reçu tant d'offres brillantes qu'il est en danger de souffrir d'une abondance de richesses. Le programme complet sera publié demain ou après, mais dès à présent nous pouvons annoncer que figureront les meilleurs acteurs qui ont charmé le public pendant la dernière quinzaine, ainsi qu'un grand nombre d'artistes qui n'ont pas été entendus en cette ville et qui désirent manifester, en cette circonstance, leur intérêt et leur bon vouloir en faveur des employés du vieux Théâtre Royal.

Déachons ce qui suit du programme :

La Bande de Tziganes, fournie par MM. Lavigne et Lajoie. Les célèbres équilibristes français Kinsner; "The Musical Johnston"; Baker et Lynn, artistes et comédiens; les frères Armstrong; John E. Tenton, vocaliste; Lyons et McRae, célèbres danseurs et chanteurs; Louis Vérande, comique; Bob Price; les Kitts; Mmes Durand et Tootsie dans une nouvelle pièce écrite spécialement pour eux par M. Franc Dumont; Mlle Ruby Raymond, danseuse excentrique; le cinématographe et plusieurs autres attractions qui seront annoncées dans tous les journaux quotidiens de Montréal, entre autres Eddie Giguère et Blanche Boyer, les favorites du public que nous espérons voir arriver à temps pour prendre part à cette grande représentation.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Cette semaine: "Les Crochets du Père Martin", drame en trois actes, tiendra l'affiche aux Variétés.

Vu les grandes chaleurs, cette semaine sera la dernière de la saison. Ainsi, que ceux qui aimeraient à applaudir une dernière fois les artistes des Variétés, ne manquent pas d'y aller, il y a là une excellente soirée à passer.

ELDORADO

Nous ne nous étions pas trompés en pronostiquant l'immense succès de Rita de Santillane; dès la première semaine, cette gentille artiste a su conquérir et enthousiasmer le public. Marcelle Ducas, absente de la scène depuis quatre semaines est maintenant rétablie et a repris sa place au Concert, au grand plaisir de ses admirateurs. Angèle d'Arcy réchauffe les cœurs canadiens avec ses belles chansons patriotiques: cette semaine, elle chante *Chateauguay*. Les Delville obtiennent toujours le même grand succès dans leurs transformations et leurs chansons dansantes.

Au programme, *Deux Mauvaises Bonnes* et *La Mèche de Cheveux*, deux pièces désopilantes qui sont fort bien jouées par l'élite de la troupe.

PARC SOHMER

L'orchestre des tziganes et les illuminations électriques du Parc Sohmer font fureur et c'est vraiment merveilleux que ces accords endiablés éclatant au milieu de la verdure et des lumières de couleurs et accompagnant la promenade sur la merveilleuse terrasse du Parc. Beaucoup de jolis numéros au programme comme toujours: chants, chœurs en costumes, ballet féerique, voilà de quoi satisfaire les plus difficiles dans notre populaire lieu d'amusement.

PALLADIO.

HEUREUSEMENT

Lui.—J'ai été bien surpris que votre père ait donné son consentement.
Elle.—Oh! Il ne vous connaît pas comme moi.

Le

Corticelli



En écrivant mentionnez LE SAMEDI.

Riche Magazine Anglais

Sur les

TRAVAUX

A L'AIGUILLE

Chez soi

21ème EDITION EN VENTE

Ce livre comme le premier contient la collaboration des meilleures autorités dans l'ART des OUVRAGES à L'AIGUILLE, la BRODERIE et le CROCHET. Il contient également un article spécialement illustré intitulé: "Comment les femmes s'habillent." Cette édition offre 96 pages de texte très instructif pour le beau sexe. Elle est largement illustrée et contient plusieurs superbes clichés de couleur. Expédié sur réception de 10 cents ou de 25 cents pour un abonnement annuel de 4 livraisons.

Le Volume le plus utile à la Femme

Ecrivez immédiatement

ADRESSEZ

Corticelli Silk Company

LIMITED

61, rue Richelieu, ST-JEAN, P.Q.

Barbassou de Marseille est toujours l'exubérant causeur que vous savez.

Il rencontre Gorenflot qui revient des environs de Sèvres avec un coup de soleil sur la trombine.

—Eh! té, mon bon! ce coquin de soleil vous a quelque peu maltraité, il semble?

—Ne m'en parlez pas, mon cher, cette fin de juillet a été terrible. Plus brûlante que chez vous, plus chaude qu'à Marseille.

—Ah! mon *povre* ami, ricane Barbassou. Vous ne savez donc pas? A Marseille, les coups de soleil, on attrape ça à l'ombre.

De bonnes amies parlent d'une absente longue comme un jour sans pain:

—Cette chère Hermance ejoue de malheur. Figurez-vous qu'elle avait fait choix d'un sensationnel costume jaune orange, et voilà qu'on peint justement la tour Eiffel de cette nuance-là. Obligée de le décommander... On les eût prises l'une pour l'autre!

—Cent cinquante francs! C'est bien cher pour un perroquet...

—Au contraire, madame, profitez-en... Avec la suppression des avocats, les prix monteront encore.

QUALITÉS ESSENTIELLES

Le Baume Rhumal est le plus économique et le plus efficace des remèdes. 79

Dans un restaurant voisin de l'Opéra-Comique, un consommateur vient de faire un plantureux repas. Au moment de régler l'addition, il fait venir le patron et lui avoue, avec toute l'humilité congrue, qu'il n'a pas un sou sur lui. Indignation du brave commerçant:

—Comment, monsieur, vous n'avez pas de quoi payer et vous avez mangé comme quatre!

J'avais faim, monsieur. Hors d'œuvre, poisson, rôti, li queurs, entremets, fromage... Vous avez dévoré deux portions de brie!

—Justement: j'ai entendu dire qu'on donnait par ici *beaucoup de brie pour rien!*

Le beau Jacques V*** est le plus insupportable des membres du cercle des ***. Non seulement il faut voir en lui un intolérable bavard, mais on a remarqué qu'il répète sans cesse la même chose, toujours la même chose.

— Comme il n'aime pas les femmes, il dit à tue-tête:

Je ne me marierai jamais. Son père aurait bien dû en dire autant, s'est écrié, un soir, un de ses voisins.

Concours de Bébé du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé **No**

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix, tous les portraits ayant été publiés dans le journal. Le concours étant terminé le 29 juin, le vote sera pris jusqu'au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébé", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 5

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date au présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

MODES PARISIENNES



VESTE KEMETH EN SERGE BLEU MATELOT, demi ajustée devant et sans pince et ajustée du dos avec petits côtés. Les devants, fermés par un bouton, sont arrondis au bas; le col-revers, d'une forme nouvelle, est bordé d'une baguette piquée qui se continue tout autour de la jaquette; manches garnies de baguettes piquées. Chapeau rond orné de choux de velours et de deux ailes blanches. Mat. : 2 verges $\frac{1}{4}$ de serge.

JACQUETTE SIBYLLE EN DRAP ROUGE PIVOINE. Les devants droits, sans pinces, se croisent et se boutonnent par les boutons de mœre; baguettes piquées tout autour; dos droit fendu au bas; petites pochettes de côté, col rabattu, manches garnies d'une baguette piquée. Chapeau rond orné de taffetas pastillé, gants blancs.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMÉDI)

No 390.—Ce joli petit costume est très gracieux pour petite fille pour l'école ou la rue; il consiste en une jupe ayant un lé devant, côtés et un lé derrière, lequel peut être froncé ou plissé tout à fait derrière. La jaquette Éton, avec devant pointu, le dos sans couture, un col marin et manche à deux coutures est en drap bleu. La jaquette est garnie d'une bande de velours noir.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 41 pouces pour un enfant de 8 ans.
No 390 est coupé de 6 à 12 ans.

No 390. Costume Éton pour petite fille.



No 561. Blouse pour jeune fille.



NO. 561 MISSES' SHIRT WAIST

No 561. Cette gracieuse blouse est en étoffe rose et blanc. Les devants sont froncés au cou et à l'empècement puis à la taille, les fronces sont ramenées au milieu du devant. L'empècement est pointu dans le dos;

l'on peut froncer ou plisser le dos selon le plaisir de chacun; les plis sont ramenés bien au milieu du dos, à la taille, cela est plus gracieux. Le patron fournit un col droit et un rabattu. La manche n'a qu'une couture avec poignet et une patte comme les chemises.

Il faut 2 verges $\frac{3}{4}$ en 36 pouces pour une jeune fille de 14 ans.
No 561 est coupé de 12 à 14 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 27 et l'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

FÊTE FRANÇAISE DU 14 JUILLET

Le Comité des Dames de la fête française du 14 juillet, a tenu sa première réunion sous la présidence de Mme L. B. de Gonzague, présidente générale. Des propositions qui y ont été apportées résulte la certitude absolue que les fêtes, ordinairement si brillantes et si originales, données, à l'occasion du 14 juillet, au profit de la Maison de Refuge Française seront, cette année, exceptionnellement attractives.

Trois départements principaux: celui du Banquet, sous la présidence de Mme C. S. Snowdon; des Fleurs, sous celle de Mme Nilea de Marchi; de la Tombola, sous celle de Mme L. Perron sont, dès à présent, en état de recevoir les adhésions et les dons en nature de toutes les personnes s'intéressant à l'œuvre de la Maison de Refuge Française.

Toutes communications et envois sont donc respectueusement sollicités par le comité. Ils devront être adressés, pour ce qui concerne le banquet et la tombola, au nom de chacune des dames présidentes de ces départements, rue Mansfield No 55, comité des dames; en ce qui concerne les fleurs, à Mme Nilea de Marchi, 733 Sherbrooke.

Au Comité des Dames s'était joint, pour la première réunion, celui des hommes sous la présidence de M. Pinoteau, président de l'Union Nationale Française, ainsi que les délégués des sociétés Mutuelle et Vétérans.

Nombre de résolutions importantes y ont été discutées et adoptées et une longue liste de dons, tant pour le Banquet que pour la Tombola, enregistrée au nom des généreux donateurs qui, chaque année se joignent, sans distinction de nationalité, aux membres de la colonie française afin de l'aider dans son œuvre de charité.

Nous pouvons dès aujourd'hui, et sans indiscretion, affirmer à nos lecteurs que des numéros exceptionnels, absolument inédits, figureront au programme de la fête champêtre au Parc Sohmer; que le Banquet du 14 juillet (50 centimes seulement) offert par les dames, servi par les demoiselles françaises et canadiennes, n'aura rien à envier à ceux précédemment organisés par la dévouée Mme Snowdon, aux Bazaars fameux de Nazareth et de l'Hôpital Notre-Dame; que la Tombola sera encombrée de lots gracieux et élégants; que le kiosque des fleurs enfin, sera une merveille et tout cela sans compter le superbe lot: Voyage en 1ère classe de New-York à Paris et retour — le dit valable pendant la durée de l'Exposition de 1900 et que l'on pourra gagner pour une \$1.

Il y aurait bien encore une ou deux surprises et ce ne seront pas les moindres attractions du programme, mais, si on les annonçait ce ne serait plus des surprises!... Concluons donc. Être charitable tout en participant à des fêtes splendides, c'est ce que tous voudront faire en donnant leur concours, aussi faible fut-il, aux dames dévouées qui ont assumé la tâche d'organiser la Fête Française du 14 juillet 1899.

PARTOUT!

Tictac. Le cycle tend à remplacer le cheval partout.

Tictac. — Oui, j'ai trouvé un morceau de machine pneumatique ce matin dans mon potage.

PENSÉE

Si nous disions seulement la moitié des choses d'esprit que nous trouvons, après réflexion, avoir pu dire, quels hommes intelligents nous serions.

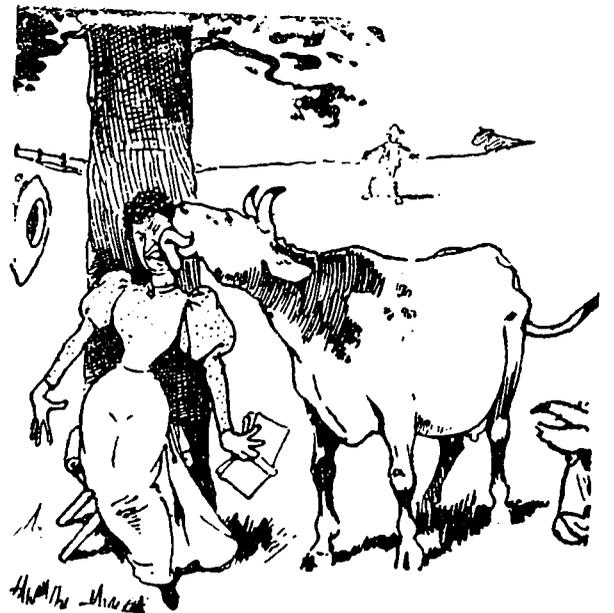
L'UN SEUL

Le visiteur. — Heur, as-tu d'autres frères et sœurs?
Heuri. — Non, je suis tous les enfants que nous ayons à la maison.

Quel est le fruit le plus redouté des poissons?

Rép.: LA PÊCHE.

COUP DE LANGUE



Bichette, une belle vache, tachetée rouge et noir, avait l'habitude de passer sa langue sur l'écorce rugueuse des arbres. Tante Lagomme qui était allée passer ses vacances à la ferme où logeait Bichette, s'abandonnait, hier, mélancoliquement assise auprès d'un érable, à ses poétiques réflexions, lorsqu'elle reçut, en travers du visage, le plus beau coup de langue que vache ait jamais donné. Tante Lagomme en a vu trente-six chandelles.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - VENDREDI, 30 JUIN

Bibliographie (1)

Le "Guide du Conciliateur", tel est le titre du petit volume que M. Marc Sauvalle édite chez C. Théoret.

Petit volume, disons-nous, mais grand enseignement puisque, dans les cent pages qu'il comporte se trouvent, disséquées et lumineusement expliquées, toutes les dispositions de la très utile loi présentée à la législature de Québec par M. J. A. Chicoyne, député de Wolfe; adoptée, décrétee et en vigueur depuis le 10 mai 1899.

La Loi de conciliation, comme l'indique si bien M. Sauvalle, est appelée à rendre, dans la province de Québec, les mêmes services qu'elle rend, depuis tant d'années, notamment en France où la juridiction paternelle des juges de paix traite, en conciliation, de 35 à 40 % des affaires litigieuses à elle soumise.

D'après la Loi Chicoyne, les conciliateurs appelés à l'appliquer sont : les juges de paix, maires, curés, notables commerçants de chaque municipalité, exception faite des villes, et ce jusqu'à concurrence de 25 piastres. Dans un délai de trois jours les parties, appelées devant le conciliateurs peuvent être, gratuitement, mises d'accord et un procès évité.

(1) C. Théoret, éditeur, 11, 13 St-Jacques, Qué.

Mme JOSEPH LALONDE

Doit la Vie aux Médecins Spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre



MME JOSEPH LALONDE.

Femmes et jeunes filles qui êtes pâles et faibles et qui languissez et souffrez depuis un grand nombre d'années peut-être, sans aucun espoir de guérison, ne désespérez plus, car si vous le voulez vous pouvez mettre une fin à toutes vos souffrances vous deviendrez des jeunes filles à la mine alerte, joyeuses et heureuses de vivre — des mères de familles fortes, robustes et possédant toutes les qualités d'une vraie épouse et d'une bonne mère de famille. Lisez le récit suivant : "Ma maladie commença il y a 25 ans, aussitôt après mon mariage. Je souffrais d'une maladie qui m'affectait tout le système. Jamais je ne pourrais dire tout ce que j'ai enduré. J'avais le cœur et l'estomac malades, maux de tête et terribles douleurs dans le bas du corps, j'avais toujours les mains, les jambes et les pieds engourdis. Je pris de tous les remèdes imaginables, et en différents temps j'eus les soins de huit médecins. Mais tout fut inutile, même mes souffrances au lieu de diminuer augmentèrent. Un jour, je vis sur les journaux une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles ainsi que les consultations des médecins spécialistes des Pilules Rouges. Comme je demeurais trop loin pour me rendre à leur bureau de consultation pour les voir, je leur écrivis en leur disant tout ce qui me faisait souffrir en leur demandant s'il y avait espoir de guérison pour moi. Si je ne craignais de blesser leur humilité, j'entrerais dans les détails et à part de leur bon traitement pour ma maladie je dirais tout leur dévouement, leur promptitude à m'écrire, leurs encouragements et tous leurs bons conseils. Enfin, grâce à ces éminents médecins, après 25 ans d'une vie de souffrances continues, je me vois en santé, heureuse et bien." Madame Joseph Lalonde, No 1, Canton, New-York.

Tous les jours, excepté le dimanche, de dix à cinq heures, vous pouvez consulter, absolument pour rien, les médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Vous connaissez leur succès dans le traitement des maladies des femmes. Vous connaissez leur

honnêteté. Vous savez aussi que leur expérience dans le traitement des maladies des femmes est illimitée; ils peuvent certainement vous donner les meilleurs avis connus dans la science médicale. Si vous prenez en avez l'intention de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, allez les consulter, vous n'aurez absolument rien à payer pour les meilleurs avis concernant votre maladie. Après que vous les aurez consultés, ils vous diront comment vous devez prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et les règles hygiéniques que vous avez à suivre afin que votre guérison soit prompte et permanente.

Ne vous découragez pas avant d'avoir eu l'opinion de nos spécialistes. Quand bien même vous auriez suivi un traitement à l'hôpital; quand bien même votre médecin vous aurait soignée des années sans résultat; quand bien même vous auriez été opérée, n'hésitez pas, venez voir nos spécialistes, car vous ne saurez jamais ce qu'ils peuvent faire pour vous avant de les avoir consultés sur votre maladie. Surtout, mesdames, ne vous laissez pas opérer; tous les jours nous empêchons des femmes d'aller souffrir l'agonie et même risquer leur vie, en allant se faire opérer. Si vous souffrez, faites donc un effort pour vous guérir — venez voir nos spécialistes au No 274 de la rue St-Denis. Celles qui ne peuvent venir voir nos médecins peuvent leur écrire. Ils donneront toute leur attention à vos lettres, avec soin ils étudieront votre maladie et vous diront tout ce qu'il vous faut faire pour revenir bien et heureuses. Adressez : "Dépt. Médical, Boîte 2306, Montréal."

Méfiiez-vous des contrefaçons et n'achetez jamais de pilules qui se vendent à la douzaine au cent ou à 25c la boîte, car ce sont de fausses imitations. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent toujours 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays — pris de donner à payer. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Dans le très utile "Guide du Conciliateur", Mr M. Sauvalle traite des règles auxquelles est assujettie la transaction et cela d'une façon entièrement claire et simple, sans aucuns détails techniques.

Accusé de réception à M. Arthur J. Hébert, agent des passagers de la ligne du New-York Central, d'une collection d'horaires à l'usage des touristes dans la région des Adirondack, superbement

édité et présentant toute une série de jolies cartes et de paysages de ces régions enchantées.

Avis aux touristes jaloux de bien utiliser leurs vacances. L. P.

Avis Important

Il y a encore un grand nombre de familles qui sont sous l'impression que LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES ne fait que les enterrements de ses abonnés. Elles font erreur. La Société Coopérative de Frais Funéraires, au contraire, fait plus d'enterrements privés que d'enterrements d'abonnés; son roulement de première classe, son stock considérable et varié, et ses employés nombreux lui permettent de donner un service prompt et satisfaisant. Les prix sont à la portée de toutes les bourses.

Bureau Central :

1756 rue Ste-Catherine

TELEPHONES :

Bell Est 1235

Marchands 563



Nous avons de tres jolis

Souliers

comme la vignette ci-dessus avec des hausses en drap uni et de fantaisie. Ils sont populaires et du dernier gout...

PRIX : \$1.50 EN MONTANT

RONAYNE BROS.

2027 RUE NOTRE-DAME

COIN CARRE CHARBOLLEZ

Entre bohèmes,

Mon cher, j'ai eu une affaire avec X, nous avons échangé deux balles. L'autre, distrait, vivement :

Te reste-t-il de la monnaie...

SOYEZ PREVOYANT

Un gros mal peut être évité, en soignant un petit rhume avec le *Remède Rhumal*. 50

PROVINCE DE QUÉBEC, COUR SUPÉRIEURE

Dame Martha Bertha Whitman, épouse commune en l'absence de Leo Lorenzo Thomas, de la Paroisse de la Présentation de la Sainte Vierge, terminant, dûment autorisée à ester en justice aux fins des présentes, Demande

ressort. Le dit Leo Lorenzo Thomas, Défendeur. La demanderesse a, ce jour, intenté une action en séparation de biens contre son dit mari. Montréal, le 29 mai 1899. CAMPBELL, MURPHY, ALLAN & HAGUE, Avocats de la demanderesse.

MONUMENTS FUNÉRAIRES

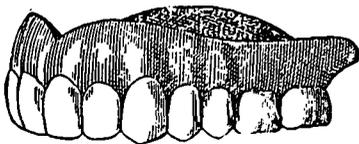
EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialisés dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Jeunes Filles et Femmes Faibles...



Vous êtes coupables lorsque vous négligez de vous soigner, surtout lorsque vous avez à votre disposition un remède employé et recommandé par les célébrités médicales du monde entier, les...

TABLETTES ROYALES DU DR ROLLENS

LA MALADIE DU SIECLE

La maladie dominante de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la névrose, est le produit de cette vie à outrance qui emporte la génération actuelle, la brève jusqu'au sang, jusqu'aux moelles, qui désagrège les organisations les plus robustes, qui déséquilibre les nerfs, qui détache les cerveaux par une surexcitation dépassant les forces humaines et qui, par conséquent, conduit à leur épuisement.

La névrose ou maladie du système nerveux a son origine dans l'appauvrissement du sang, autrement dit, l'anémie.

La chose est facile à comprendre: le sang est le modérateur des nerfs. Lorsque le sang est riche et circule normalement, on ne sent pas ses nerfs; on ne sait même pas s'il en a; mais, dès que le sang s'appauvrit, les nerfs deviennent excitables; à mesure que le système sanguin s'éteint, le système nerveux se développe; plus les globules rouges du sang disparaissent, pour faire place aux globules blancs, plus la constitution devient frêle et languissante, plus les phénomènes nerveux s'exaltent, et alors se produit dans l'organisme un cercle vicieux d'un danger extrême, puisque cette surexcitation, cette exaltation du système nerveux provoqué par l'appauvrissement du sang a pour effet d'entraver généralement les fonctions nutritives, c'est-à-dire de réparation.

La névrose offre des variétés et des degrés infinis, et rien n'est plus commun que le dernier degré de ce malaise, qui n'est encore qu'une exagération du tempérament nerveux. Mais lorsque cette excitabilité s'aggrave, ces symptômes se multiplient, se généralisent, tout l'organisme ébranlé devient le théâtre d'accidents nombreux et souvent effrayants.

Assurément, quand cette maladie s'arrête au premier degré, c'est-à-dire que la sensibilité, cette impressionnabilité chez la femme est un charme de plus. Avoir ses nerfs, ses vapeurs, s'évanouir même peut avoir son utilité et rendre une foule de services, aussi la femme la moins nerveuse a-t-elle toujours ses nerfs quand ils lui sont nécessaires. Mais comme en se développant, cette nervosité peut produire des troubles graves et altérer sérieusement la beauté, il importe de remédier à cette disposition, dès qu'elle apparaît les premiers symptômes.

Dr ANDIAU.

(1) On trouve les Pilules de Longue-vie du Chimiste Bonard, dans toutes les bonnes pharmacies, 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50. Dépôt principal 302, rue St-Denis, Montréal. Adressez toute correspondance à la: Compagnie Médicale Franco-Coloniale, Boîte de Poste 383, Montréal. Aux Etats-Unis, adresser à G. Mortimer & Co., No 21 Central Wharf, Boston, Mass.

Une longue réflexion refroidit le courage et rend l'homme timide.

JULES CÉSAR.

Ces Tablettes sont d'une efficacité absolue dans tous les cas d'

Appauvrissement du Sang, pour les Pâles Couleurs et les Maladies particulières aux Jeunes Filles et aux Femmes

En vente dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50 centims la boîte de 50 Tablettes, et 3 boîtes pour \$1.25.

Consultations gratuites et confidentielles par correspondance.

LA CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques.

B. P. 974, Montreal.

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Universe chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c, à l'Odéon 10c. Autour du Monde 10c Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

LUXE PENDANT LES TEMPS CHAUDS

Un plongeon dans l'eau claire comme le cristal aux BAINS LAURENTIENS: l'eau coule et se renouvelle constamment.

DOUCHE ET NAGE 25c
ENFANTS 15c

Essuie-mains et Costumes de bain gratis.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry
JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

W. G. Townsend, Gérant

Touchant l'un des jolis coquins de la Bourse:

Grippard le coulissier a si bien fait son compte
Qu'il loge en un hôtel qui lui fut adjugé.
Mais il devrait bien avoir honte,
Ce va-nu-pieds d'hier, d'être si bien logé.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

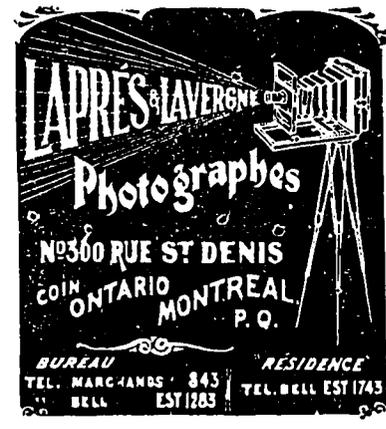
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

Entre condamné à mort et directeur de prison, le matin de la dernière toilette.

Allons, mon ami, du courage. Tenez, buvez ce grand verre de cognac, ça vous donnera des forces.

Merci bien; je suis de la Ligue antialcoolique; ce n'est pas à ce moment solennel que je donnerais le mauvais exemple.



ELDORADO

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Le plus joli spectacle à Montréal

SEMAINE COMMENCANT LE 26 JUIN

Deux Mauvaises Bonnes

Opérette en un acte

LA MÈCHE DE CHEVEUX

Vaudeville en un acte

MARCELLE DUCAS, Comique excentrique

RITA de SANTILLANE, Gommeuse Parisienne.

ANGELE d'ARCY, Romancière.

Les DELVILLE, D'artistes à transformations.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Entrée libre et gratuite au parterre

Galleries, 10c; Loges, 25c; Loge entiers. \$1

Directeurs-Propriétaires: F. X. BILODEAU, A. BOIRON, Régisseur: S. DURANTELL

UNE PRIME POUR CHAQUE REPONSE EXACTE



Nous ne vous demandons pas un seul sou. Dans la vignette ci-contre se trouve le portrait de Napoléon. Trouvez le portrait, marquez-le, et envoyez-nous-le, et à chacun de nos clients qui interprétera cette énigme correctement, nous donnerons UN BEAU BRACELET sous forme de cœur fortement plaqué, comme la vignette.

En faisant cette offre merveilleuse nous ne désirons pas peccer en bienfaisance publique. C'est simplement une transaction d'affaires afin de mettre entre les mains du public des paquets d'échantillons de PHOSPHATED LIME FRUIT POWDER. Cette poudre est en paquets de 10 cents, contenant chacun une quantité suffisante pour faire dix verres de lime fruit.

cordial un breuvage des plus délicieux, des plus satisfaisant et des plus agréables, et nous exigeons de tous ceux qui obtiennent un de nos bracelets, qu'ils distribuent pour nous parmi leurs amis, 25 paquets échantillons.

Afin que nos marchandises ne tombent pas entre les mains de gens qui ne savent pas apprécier, nous exigeons que vous collectiez de chaque personne à qui vous laissez un échantillon, 5 cents, la moitié du prix de vente de ce dernier. Après avoir fait distribuer les 25 paquets, envoyez-nous l'argent. Nous vous offrirons alors, pour ce service, tout à fait gratuitement, en plus du bracelet que nous vous accordons en premier lieu, une bagne, intérieur en alliage, converti, en or solide, très bien gravée, et à tous ceux qui nous enverront, cette énigme trois jours après l'avoir vue, nous enverrons avec la bagne, aussi gratuitement, une splendide Épingle de fantaisie, genre Tiffany, ornée de véritables rubis, émeraude ou saphir. Cette offre, pour plusieurs, pourrait paraître impraticable. A ceux là, nous disons qu'il vaut certainement la peine de s'en enquérir: vous n'avez rien à risquer, car nous ne vous demandons pas d'argent. Nous avons fait affaires à Toronto pendant 10 ans, et nous n'avons jamais manqué de ren plus soigneusement toutes nos promesses. Notre commerce est une entreprise légitime et payante et basée sur les principes de coopération les plus

avantageux, et conduit par des hommes d'expérience et habiles en affaires. Nous sommes assez clairvoyants pour savoir que plus les avantages que nous offrons seront grands, plus vite nos marchandises deviendront populaires, et nous sommes assez libéraux pour offrir des avantages qui stimuleront nos industries, lesquelles n'ont jamais été égalées par n'importe quelle compagnie similaire. Notre commerce est en tous points des plus honorables. Concernant notre responsabilité adressez-vous à n'importe quelle agence mercantile. Nous vous demandons simplement d'interpréter notre gravure-énigme et de nous ENVOYER VOTRE ADRESSE. Nous vous enverrons le bracelet et les 25 paquets échantillons de Lime Fruit Powder franco par la poste. Distribuez-les suivant les instructions et nous vous donnerons aussi la bagne, intérieur en alliage, converti en or solide, et l'épingle. Peut-on vous faire une offre plus équitable? Profitez de cette grande offre pendant que vous en avez la chance, ou d'autres découperont la gravure-énigme, car il est tout probable que cette annonce ne paraîtra plus. Mentionnez ce journal.

TISDALL SUPPLY CO., 9 1/2 Rue Adelaide, Toronto, Ont.

Pour Véranda ou Pelouses

Rien ne convient mieux qu'une de nos Bergenses ou Causeuses rouges ou vertes, que nous offrons à des bargains spéciaux depuis \$1.35.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 Rue Craig, Près Bleury.

Succursale, 2442 Rue Ste-Catherine Entre les rues Stanley et Drummond.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard"
 SONT LES
 PLUS SIMPLES ET SUIVANT
 LA MODE DU JOUR

MACHINES A COUDRE

De première classe, garanties pour 15 ans. Prix, \$25
MACHINES A COUDRE A LOUER FOURNITURE de Machines à Coudre de toute sorte.
 Les plus bas prix de Montreal

CHARLES D'AMOUR

1686 RUE NOTRE-DAME
 Près de l'Eglise Notre-Dame

ON JUGE généralement une maison d'affaires par la qualité de ses marchandises

NOUS VOULONS UN VERDICT PUBLIC

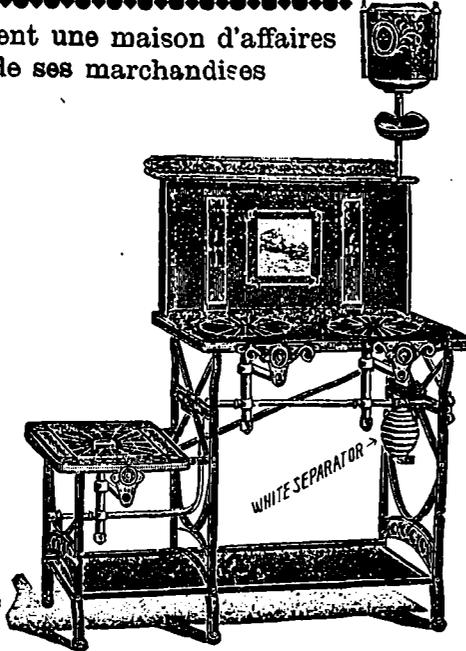
c'est pourquoi nous vous invitons, Mesdames, à venir voir notre nouveau...

Poele a Gazoline "Insurance"

C'est incontestablement le meilleur sur le marché.

AMESSE & CIE

Seuls Agents pour le Canada
 1818 Ste-Catherine, MONTREAL
 Tel. Bell, Est 1535



PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
 del' **Abbaye de Souillac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur
 Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD
 VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1891, BORDEAUX 1895, MEMBRE DU JURY 1905

LA VELOUTINE
 Poudre de Ris spéciale préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.
 Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
 (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.
ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 187



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Aucune solution juste de ce problème ne nous est parvenue.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

65c — Corsets d'Été en Net Courts à agrafes Style français — 65c
 Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix :

P. D. Corsets COURTS, Agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc. 65 cts
 P. N., "D & A", "R & G", "W.C.C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 2c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 2c.
Corsets (D & A, P. N., P. D.) Tous les Corsets de 35 cts et plus le BOUT des AIGLES est BREVETÉ ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouvent pas ailleurs.
 Spécialité dans les hautes marques de Corsets :
Bon Marché. Gants et Menottes, toile, taffetas, coton, pour Dames et Enfants. Prix: 10c, 15c, 25c et plus la paire.
 Spécial: Crème et Blanc.
 Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, - 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants
 Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre
 27 Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50 cts et plus 76c

MALADIES DE LA PEAU Rille, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

On ne ferait jamais tout ce qu'on peut sans l'espoir de faire plus qu'on pourra. — BACON.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Pui-sance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Mauchester, N. H.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
(Composées)
De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

En France, on commence par pendre un homme, ensuite on lui fait son procès. — MOLIÈRE.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 189



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupe les carrés et rassemble-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LES EMIGRANTS DONTORORS A LA GROSSE ILE.

Colle les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettes, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Afin soez sous enveloppe fermée et affranquée à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 5 juillet, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centins en argent.

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, réparation par excellence.

En vente par tout, 50c la bouteille.

Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIEITE, P. Q.



POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Ongles, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiroplastiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ de-Mars. Tel Bell Main 3129

VIN St Leon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



Troubles Féminins



Lorsqu'une femme m'écrit pour me dire qu'elle souffre de troubles féminins, je sais exactement ce qu'elle veut dire. Cela veut dire des jours et des nuits de souffrances terribles. Cela veut dire des maux de tête et de dos, et ces affreuses sensations d'abattement qu'une femme seule peut comprendre. On en vient quelquefois à ne plus avoir d'attache à la vie, la mort serait préférable. Pourtant si ces femmes voulaient seulement m'écrire, je pourrais guérir chacune d'elles. Une femme comprend mieux que toute autre les maladies de la femme. Mon traitement guérit quand celui des médecins manque de produire le plus léger soulagement.

Je réponds personnellement à toutes les lettres qu'on m'adresse. Je puis vous donner des conseils qui vous sauveront des années de souffrance et d'invalidité.

Ecrivez aujourd'hui pour **MON LIVRE "La Santé de la Femme,"** envoyé gratuitement

à toutes celles qui en font la demande.

C'est simplement étonnant de voir le succès obtenu avec mon traitement. Je reçois de toutes les parties du pays des témoignages de gratitude de femmes reconnaissantes qui ont retrouvé la santé et le bonheur avec mon traitement. *Lisez ce que Madame Harry Sigouin dit.* Elle m'a écrit le 13 Janvier. Je lui donnai des conseils, et le 15 Février elle me faisait demander mon traitement; aujourd'hui, le 1er Avril, elle m'écrit pour me dire qu'elle est parfaitement guérie.

MA AME JULIA RICHARD,

BUENA VISTA, Colorado, 1er Avril 1899.

Chère amie, Je ne sais comment je pourrai jamais assez vous remercier. Votre remède est réellement extraordinaire. Je me sens mieux aujourd'hui que je n'ai jamais été; je mange n'importe quoi et fais tout mon ouvrage sans ressentir la moindre fatigue. Je dis à toutes les femmes que je rencontre que vous m'avez guérie, et leur conseille de vous écrire pour se procurer votre livre et vos conseils. Vous remerciant un million de fois, je demeure

Votre amie, **MME HARRY SIGOUIN.**

Mme JULIA C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.